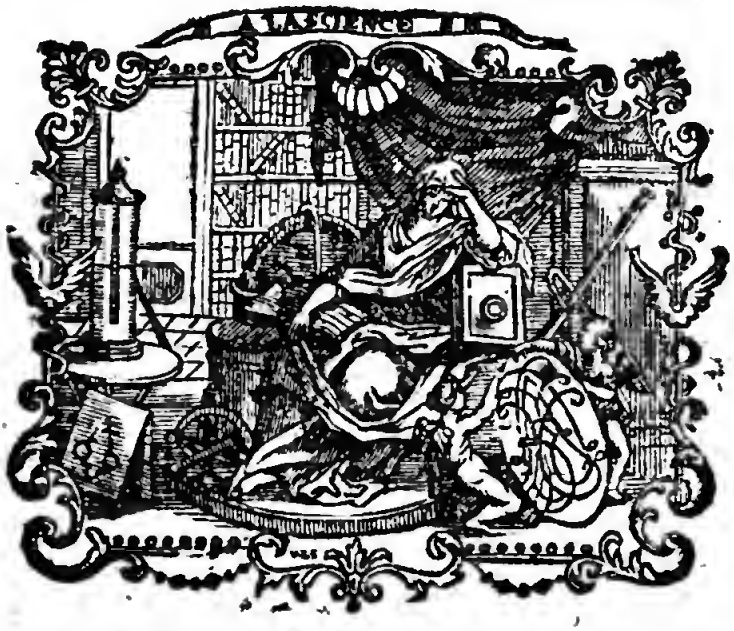
LA FEINTE INUTILE.

COMEDIE EN CINQ ACTES.

Par Monsieur DE ROMAGNESI.

Representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens le 22. Août 1735.



A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTECA NAPOLI III-179

75768

NOMS DES ACTEURS.

LEANDRE, fils de Mr. Oronte, Amante d'Iſabelle.
ORONTE, pere de Leandre.
LELIO, fils de Madame Argante, Amant d'Angelique.
DAMON, frere d'Angelique, & Amant d'Iſabelle.
ARLEQUIN, Valet de Leandre.
UN EXEMT.
Madame ARGANTE, Mere d'Iſabelle.
ISABELLE, Amante de Leandre.
ANGELIQUE, ſœur de Damon, & Amante de Lelio.
UN VALET.
COLOMBINE, ſuivante d'Iſabelle.
TROUPE D'ARCHERS.

La Scene eſt à Veniſe.

LA FEINTE INUTILE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

Le Theatre repreſente la maiſon de Me. Argante, & une porte au fond du Théatre.

ISABELLE COLOMBINE.

COLOMBINE.

VOTRE deſſein eſt un peu téméraire,
Et j'y refuſerois ma voix,
Si le valet qui m'a ſçu plaire,
Ne me faiſoit approuver votre choix.
Son Maître me paroît un homme d'importance.

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

On juge à ſes diſcours, à ſon ajuſtement,
Qu'il joint à de gros biens une illuſtre naiſſance;
Mais attendre un époux de moment en moment,
Et dans une telle occurrence
Flatter les vœux d'un tendre amant,
C'eſt en agir aſſurément
Avec beaucoup de prévoyance.

ISABELLE.

Colombine, tai-toi; ce ton railleur m'offenſe.
C'eſt bien aſſez que par un ſort cruel
La raiſon de mon cœur aujourd'hui ſoit bannie:
N'ajoute rien au trait mortel
Dont j'éprouve la tyrannie.

COLOMBINE.

Vous me verriez ardente à remplir vos ſouhaits,
Si quelque eſpoir flattoit mon entrepriſe;
Mais à Leandre Iſabelle eſt promiſe;
Et cet Epoux futur qui confond nos projets,
Doit tous les jours arriver à Veniſe.

ISABELLE.

Si l'on me veut contraindre au choix de cet Epoux,
Le cloître eſt un azile où je puis m'en défendre.

COLOMBINE.

Que cet inconnu vient de prendre
Un terrible aſcendant ſur vous !

ISABELLE.

Mais comment à ce point peut-il bleſſer mon ame ?
Son air m'enchante & ſon diſcours m'enflame,
Et je ne l'ai pu voir que maſqué ? Par quel ſort. . . .

COLOMBINE.

C'eſt un amour de caprice, Madame ;
Et l'amour de caprice eſt chez nous le plus fort.

ISABELLE.

Funeſte liberté qu'autoriſe l'uſage !
Pourquoi faut-il qu'au tems du carnaval,
Il ſoit permis aux filles de mon âge
De s'expoſer au peril ſans égal
De voir & de parler ſans montrer leur viſage ?
Notre pudeur ſous un maſque fatal
En ſe cachant perd tout ſon avantage.

COLOMBINE.

Reflexion prudente & ſage,
Qu'il falloit faire avant d'aller au bal !

ISABELLE.

Nous touchons à l'heure marquée
Où nous devons répondre aux vœux de cet amant.

Je n'ai pu refuſer à ſon empreſſement
La faveur de me voir aujourd'hui demaſquée.

COLOMBINE.

Vous hazardez beaucoup.

ISABELLE.

Va, n'aprehende rien.
C'eſt ſous un autre nom qu'il me verra paroître.

COLOMBINE.

Mais tôt ou tard il faudra bien
Que pour vous-même enfin vous vous faſſiez connoître.

ISABELLE.

Avant de me réſoudre à ce pas dangereux;
Il faut que l'inconnu m'aſſure
Du cœur le plus ſoumis & le plus amoureux,
De la probité la plus pure:
Qu'en lui, je découvre des mœurs
Qui le mettent en droit de plaire,
Et qu'en un mot ſes vertus faſſent taire
Mes ſcrupules & mes terreurs.
Il faut du moins, quand l'amour nous ſurmonte,
Qu'il impoſe de juſtes loix,
Et c'eſt la nobleſſe du choix
Qui de l'égarement doit effacer la honte.

COLOMBINE.

Et ſuppoſons que cet amant chéri
Raſſemble en lui ces qualités aimables,

Ces qualités ſi deſirables
Qu'on cherche envain dans un mari ;
Vous flattez-vous que votre mere
Soit favorable à vos deſirs ;
Et que malgré vos pleurs & vos ſoupirs
A vous donner Léandre elle ne perſevere ?
Mais j'oubliois Lelio votre frere :
Pour peu qu'il ſoit inſtruit de vos amours,
Craignez qu'il n'en trouble le cours.
Vous ſçavez trop, que ſon humeur mutine
Eſt un obſtacle à vos deſſeins.

ISABELLE.

Hélas ! ma chere Colombine,
Laiſſe moi m'aveugler ſur tout ce que je crains.
Entrons vîte chez Angelique
Par la porte qui communique
De la maiſon dans ſon logis,
Et nous y prendrons nos habits.

COLOMBINE.

Je vois Oronte & votre mere.
Léandre eſt à Veniſe, il n'en faut plus douter.

ISABELLE.

Ah ! ſon aſpect me deſeſpere.

SCENE II.

Mr. ORONTE. Me. ARGANTE.

Mr. ORONTE.

DE grace daignez m'écouter.

Me. ARGANTE.

Tous ces retardemens ſont de mauvais augure.
Il ſçait depuis un mois qu'on doit le marier,
Et connoiſſant le nom de ſa future,
Il a grand tort de ſe faire prier.
Tout autre aſſurément preſſeroit l'avanture.

Mr. ORONTE.

Madame Argante...

Me. ARGANTE.

Eh! ne l'excuſez pas.

Mr. ORONTE.

Je répondrai de ſon impatience,
Quand il aura vû les appas
Qui doivent être en ſa puiſſance.

Me. ARGANTE.

Et moi je crains, ſoit dit ſans vous fâcher,
Qu'un jeune homme boüillant, & qui ſe voit ſon maître,
De trop de liberté n'ait abuſé peut-être,
Et qu'on ne puiſſe l'arracher
Aux vices qu'en ſon cœur la licence a fait naître.

Mr. ORONTE.

Ah ! qu'allez-vous lui reprocher ?
Quoi ? Léandre à ce point pourroit ſe meconnoître ?
Je compte trop ſur ſon bon naturel.

Me. ARGANTE.

A ces malheurs un pere doit s'attendre,
Lorſque dès l'âge le plus tendre,
Il prive ſes enfans du ſecours paternel.

Mr. ORONTE.

Moi, l'en avoir privé ?

Me. ARGANTE.

Sans doute.
Dès ſon enfance éloigné de ces lieux,
Avez-vous pu le guider dans la route
Où devoit le conduire un œil judicieux ?

Mr. ORONTE.

A Bologne pour ſes études,
Il a toujours été chez un de mes amis.
Sur ſa conduite il peut m'être permis
De n'avoir point d'inquietudes,
Et Liſidor m'a bien promis
De veiller ſur ſes habitudes.

Me. ARGANTE.

Que je plains votre aveuglement,
Peres, de qui la nonchalance
Abandonne au déreglement
Une fougueuſe adoleſcence !
Vos enfans dans l'éloignement

N'aprennent pour toute ſcience,
Qu'à vivre dans l'indépendance
Qui flatte leur orgueil & leur tempérament.
Vous confiez leur ſort à d'autres ?
Eſt-il d'autres cœurs, d'autres yeux,
Qui ſur ces dépôts précieux,
Puiſſent veiller comme les nôtres ?
Voyez les miens toujours obéiſſans :
Un tendre reſpect les inſpire :
Ardens à ce que je deſire,
Soumis à ce que je défends.

(*à part*) Mr. ORONTE.

Peut-on ainſi s'aveugler ſur ſon compte ?
(*haut*) J'eſpere que le fils d'Oronte,
Reconnoiſſant la même loi,
Ne couvrira d'aucune honte
Le front d'un pere tel que moi.

Me. ARGANTE.

Mais qu'il arrive donc.

Mr. ORONTE.

Que rien ne vous chagrine.
J'ai deja preparé pour nos jeunes Epoux
La maiſon que je leur deſtine ;
Vous la connoiſſez bien, de la votre voiſine,
Il n'eſt que la ruë entre nous.

Me. ARGANTE.

Vous l'avez achetée ?

Mr. ORONTE.

Oui, l'affaire eſt concluë.
Dans cet achat je n'ai point d'autre vûë,
Que celle de nous rapprocher.

Me. ARGANTE.

Ce procedé doit me toucher.

Mr. ORONTE.

Votre fille devient la mienne,
Et je veux que mon fils par ſes ſoins aſſidus,
Par des égards qui lui ſont dûs,
Dans tous ſes déſirs la prévienne.
Oui, ma félicité dépendra de la ſienne.

SCENE III.

Me. ARGANTE.

SOn amitié me flate infiniment;
Mais Léandre allarme mon ame.
Je crains qu'il n'ait formé quelque autre engagement.
Ah! vous voilà, mon fils.

SCENE IV.

Mr. ARGANTE, LELIO.

LELIO.

OSerois-je, Madame,
Vous demander un moment d'entretien?

Mr. ARGANTE.

Très-volontiers. Que voulez-vous me dire?
Je vous écoute, allons, parlez, he bien?

LELIO.

Je crains de vous fâcher.

Mr. ARGANTE.

Pourquoi donc? Il soupire.
Lelio ne me cachez rien.

LELIO.

Tant de bonté ne sert qu'à m'interdire.

Mr. ARGANTE.

Je connois à votre embarras,
Que le motif qui vous amene,
Pourroit bien ne me plaire pas.

LELIO.

C'est justement ce qui me met en peine.

Mr. ARGANTE.

Avez-vous pû concevoir un dessein
Qui puisse exciter ma colere?

LELIO.

Je ne crois pas ; mais vous êtes ma mere.
Ce nom redoutable eſt un frein
Qui dompte en ſes deſirs la jeuneſſe légere ;
Et d'ailleurs nous avons quelquefois le chagrin,
De vous fâcher ſans croire vous déplaire.

Mr. ARGANTE.

Vous êtes dans l'âge prudent
A ne point faire de mépriſe.
Sçachons donc ce ſecret.

LELIO.

C'eſt un fardeau peſant ;
Mais je tremble au moment qu'il faut que je diſe.

Mr. ARGANTE.

Ouvrez-moi votre cœur avec pleine franchiſe.
En vous j'aurois pareil recours
S'il s'agiſſoit d'affaire délicate.

LELIO.

Je vous conſeillerois toujours
De faire tout ce qui vous flatte.

Mr. ARGANTE.

Je crois entendre ce diſcours
Et j'entrevois à travers vos détours
Le feu qui dans votre ame éclate.

LELIO.

Helas !

Mᵉ. ARGANTE.

Je ſuis au fait. Ecoutez-moi, mon fils.
Jamais ſur pareille matiere
Je ne vous ai donné d'avis ;
Car il arrive d'ordinaire
Non-ſeulement qu'ils ſont très-peu ſuivis,
Mais qu'en voulant faire connoître
Par le ſecours de la raiſon
L'abus que dans les cœurs peut cauſer ce poiſon,
Bien ſouvent nous l'y faiſons naître ;
Mais je crois à preſent mes conſeils de ſaiſon.
La réputation eſt un tréſor bien rare :
Il faut, & ſe la faire, & ſe la conſerver :
D'elle ſeule il faut être avare,
Et tout perdre pour la ſauver.
Nous la perdons ſouvent quand notre eſprit s'égare
Cette reflexion pourroit vous convenir.
Vous voyez bien à quoi j'en veux venir ?
Plus un plaiſir touche notre ame,
Plus nous devons ſonger à l'en bannir.
Il faut ſe défier du déſir qui l'enflame ;
C'eſt par lui ſeul qu'elle peut ſe ternir.
Mon fils, un choix honteux couvre un epoux de blâme ;
Et puiſque votre honneur dépend de votre femme,

Jeunes gens, cherchez bien avant de vous unir.

LELIO.

Cette leçon a pour moi mille charmes.
Ne croyez pas que ſa ſéverité
Au cœur de votre fils cauſe quelques allarmes :
J'en aime la ſolidité,
Puis c'eſt Angelique à qui je rends les armes.

Me. ARGANTE.

Angelique !

LELIO.

Ce nom ſemble vous étonner ?
Que m'annonce cette ſurpriſe ?

Me. ARGANTE.

Son frere ne voudra jamais vous la donner.

LELIO.

Pourquoi ?

Me. ARGANTE.

C'eſt que Damon, s'il faut que je le diſe,
M'a fait en cet inſtant demander votre ſœur ;
Et qu'ayant engagé ma parole d'honneur
A Iéandre le fils d'Oronte,
Par une excuſe honnête & prompte
J'ai deſeſperé ſon ardeur.
Ainſi ne comptez plus, mon fils, ſur ſa parole.

LELIO.

Il ne m'a rien promis vraiment, & ne ſçait pas,
Que de ſa ſœur j'adore les appas.

Me. ARGANTE.

Tous deux d'amans cachés vous jouez donc le role ?
Je ferai condamner cette porte en ce cas.

A part. LELIO. *haut.*

Comment faire ? il me vient une bonne penſée.
Rompez avec Léandre.

Me. ARGANTE.

Elle eſt très-inſenſée.

LELIO.

Je dis .. rompre .... par un détour,
Par quelque honnête ſtratagême .....

Me. ARGANTE.

Honnête ? Il n'en eſt point.

LELIO.

Je le penſe de même,
Cependant on pourroit entrevoir quelque jour
A me donner celle que j'aime,
En donnant à Damon l'objet de ſon amour.
Vous concevez bien ce ſiſtême ?

Me. ARGANTE.

Moi ? Vraiment non.

LELIO.

Helas ! je ſuis deſeſperé.
Mais enfin ſi ce mariage
Que l'on croit ſi bien aſſuré,
Se rompoit de lui-même ?

Me

Me. ARGANTE.

Alors en femme ſage,
Je prendrois mon parti ſans perdre un ſeul moment;
Mais ce ne ſera pas de ma part ſûrement
Que l'on verra partir l'orage.

LELIO.

Je le crois bien.

Me. ARGANTE.

Enfin plus d'un événement
Peut encor rompre cette affaire.
Je promets de te ſatisfaire,
A ton ami je donnerai ta ſœur,
Si je le puis avec honneur.
Adieu.

LELIO.

Paaron, Madame; mais je penſe,
Que ce délai de Léandre ſuffit
Pour rompre cet Himen.

Me. ARGANTE.

Oh! quelle impatience!
Il peut venir ce ſoir.

LELIO.

Sans contredit;
Mais étant arrivé vous devez, par prudence,
Lui demander le temps de voir ſi ſon eſprit,
Et la façon dont il agit,
Sont dignes de votre alliance.

Me. ARGANTE.

Non, s'il vient, ſon Himen s'acheve en diligence.

LELIO.

S'il étoit libertin ? Car j'en entens parler,
Cela ſuffiroit-il, Madame ?

Me. ARGANTE.

Oui, oui, laiſſe-moi donc aller. (*S'en allant*)

LELIO.

Quel funeſte coup pour ma flâme !
Et s'il eſt mort ?

Me. ARGANTE.

Il faut s'en conſoler.

SCENE V.

LEANDRE, ARLEQUIN.

Le Théatre repreſente la rue & le devant de la maiſon de Me. Argante, vis-à-vis la maiſon d'Oronte. Léandre & Arlequin entrent en ſe cachant le viſage de leur chapeau.

ARLEQUIN.

Cette marche miſtérieuſe
Va nous faire paſſer ici pour deux filoux,
Et la Juſtice curieuſe
Pourroit bien s'emparer de nous.

LEANDRE.

Va, je ne la crains point.

ARLEQUIN.

C'eſt fort bien fait à vous ;
Mais je me ſouviens qu'avec elle
J'ai dans Veniſe une vieille querelle.
C'eſt ce qui cauſe ici mon embarras.

LEANDRE.

Je crains de rencontrer mon pere à chaque pas.

ARLEQUIN.

Il feroit un joli tapage,
S'il ſçavoit tous nos petits tours,
Et que de furtives amours
Nous empêchent de faire un très-bon mariage.

LEANDRE.

Finis.

ARLEQUIN.

En vérité je ne ſçais pas comment
Nos cervelles ainſi ſe trouvent détraquées ;
Car enfin nous aimons deux perſonnes maſquées.
Aime-t'on ſans y voir ? Oh ! non aſſurément.

LEANDRE.

Ah ! c'eſt ce qui me prouve un coup de ſimpathie,
Contre lequel je ne pouvois m'armer,
Et du fond de mon cœur cette flamme eſt partie,
Sans que mes yeux l'y puſſent allumer.
Que dis-je ? Son eſprit lui ſeul étoit capable
D'embraſer à jamais ce cœur ;

Et je ſens que l'éclat d'un viſage adorable
Ne peut rien ajoûter à cet objet vainqueur.

ARLEQUIN.

Pour moi, ſa ſoubrette m'enchante;
Par ſon air tant ſoit peu coquet.
C'eſt la taille la plus piquante,
Le plus charmant petit caquet,
La main la plus appetiſſante,
Et le pied le plus freluquet.

LEANDRE.

Hier je la conjurai de ſe faire connoître,
Elle promit à mon empreſſement
Que ce matin je la verrois paroître.

ARLEQUIN.

Quoi ? ſans maſque, Monſieur ?

LEANDRE.

Le bel étonnement !

ARLEQUIN.

Allons, il faut qu'elle ſoit belle.

LEANDRE.

Mais à condition que je me montrerois
Sous ma figure naturelle.

ARLEQUIN.

Ma foi, Monſieur, vous y perdrez plus qu'elle.

LEANDRE.

Monſieur le Maraut, je pourrois,

ARLEQUIN.

Mais permettez-moi de vous dire
Que ne vous étant jamais vûs,
Vos traits vous seront inconnus.
La réflexion me fait rire.

LEANDRE.

Je t'entens, elle aura toûjours son même habit.

ARLEQUIN.

Et vous ?

LEANDRE.

Ce braſſelet doit lui ſervir de ſigne.
Je le tiens de ſa main.

ARLEQUIN.

La petite maligne !
Voyez combien elle a d'eſprit.

LEANDRE.

A propos, j'oublois de te dire une choſe ;
Mon mariage ici peut être ſçu.

ARLEQUIN.

Selon.

LEANDRE.

Elle peut connoître mon nom.
Cet inconvenient à ſes refus m'expoſe,
Et je vais en changer.

ARLEQUIN.

Moi, pour la même cauſe ;
Je vais en choiſir un dans la métamorphoſe.
Aidez-moi, s'il vous plaît, à m'en trouver un bon.

SCENE VI.

LEANDRE, ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

ARlequin, j'apperçois deux perſonnes maſquées.

ARLEQUIN.

Ainſi que vous, je les ai remarquées.
Ce ſont peut-être nos tendrons.

LEANDRE.

Voilà ſon air.

ARLEQUIN.

Voilà ſes gentilles façons.

LEANDRE.

Obſervons un moment.

ISABELLE.

Dis-moi donc, Colombine
Les raiſons de ce que je ſens :
Chaque objet démaſqué, me plaît, ou me chagrine.
Si j'en vois un qui n'ait pas bonne mine,
Alors fremiſſent tous mes ſens;
Et je crois voir en lui l'époux qu'on me deſtine.
Si j'en trouve un bien fait, mon eſprit prévenu
(*Regardant Leandre*)

Veut que ce ſoit mon inconnu,
Et pour lui ſur le champ mon cœur ſe détermine.

COLOMBINE.

La meilleure raiſon que j'en puiſſe donner,
C'eſt que tous deux font un parfait contraire :
L'époux eſt fait pour chagriner,
Comme l'amant eſt fait pour plaire.

ISABELLE.

Ce n'eſt pas ſi mal raiſonner.

LEANDRE.

Souviens-toi de mon nom.

ARLEQUIN.

Eh parbleu, c'eſt Leandre,
Depuis dix ans j'ai dû l'apprendre.

LEANDRE.

Non, celui qu'à l'inſtant je me donnois ici.

ARLEQUIN.

Ah ! vous avez raiſon. Souvenez-vous auſſi
De celui que je viens de prendre.

LEANDRE.

Tu vas me gâter tout.

ARLEQUIN.

N'ayez aucun ſouci.

COLOMBINE.

Mais que regardez-vous ?

LEANDRE.

Oh, ciel ! elle eſt charmante.

ARLEQUIN.

Vous ne me dites rien, Monſieur, de la ſuivante?

LEANDRE.

Madame, pardonnez à cette émotion.
En voyant tant d'appas, je n'en ſuis point le maître.
Quel objet raviſſant ! mais quelle paſſion
Sa beauté dans mon cœur fait naître !

ISABELLE, *à Colombine.*

Voyons. Monſieur ſe trompe & cette expreſſion
Ne fut jamais eſſai de converſation.
Pour quelque autre ſans doute ici vous m'avez priſe.

LEANDRE.

Quoi, Madame, ce n'eſt point vous
Qui me promîtes hier....

ISABELLE.

Ah ! quelle eſt ma ſurpriſe !
Qui vous promis, Monſieur ? Le compliment eſt doux !
Revenez de votre mépriſe.

LEANDRE.

Non, je ne puis m'y tromper un moment.
Vous êtes la Dame maſquée

Dont je ſuis devenu l'amant.
Par mes tranſports l'énigme eſt expliquée,
Je reconnois cet air charmant.
Voyez ce braſſelet.

ISABELLE.

Quelle idée eſt la vôtre ?

LEANDRE.

Comment me trompai-je en effet ?

ISABELLE.

Il le faut bien.

LEANDRE.

Pardon, Madame, c'en eſt fait;
Puiſque ce n'eſt point vous, je renonce à toute autre.

ISABELLE.

Rendez du moins le braſſelet.

LEANDRE.

Qu'entens-je ? avez-vous pû, cruelle,
Me jetter dans ce trouble affreux ?

ISABELLE.

On doute à vos regards de paroitre aſſez belle :
On veut s'aſſurer de vos feux.
Cela vous rend fort malheureux ?

LEANDRE.

Helas ! tout vous répond d'une flamme éternelle.

ISABELLE.

Mon braſſelet...

(*Leandre & Iſabelle parlent bas.*)

ARLEQUIN.

Et vous, doux objet de mes vœux,
Me reconnoiſſez-vous?

COLOMBINE.

Une telle figure
Pour peu qu'on ſe trompât en pareille avanture
Feroit trop regretter l'erreur.
Soyez donc, je vous en conjure,
Celui qui me juroit une éternelle ardeur.

ARLEQUIN.

Ce compliment eſt trop flateur:
C'eſt moi-même, je vous le jure.

LEANDRE.

Aprenez-moi quelle eſt la divine beauté,
A laquelle je ſacrifie.

ARLEQUIN.

Ayez de grace la bonté
De m'aprendre à qui je confie
Le tréſor de ma liberté.

ISABELLE.

Dans vos tranſports vous allez un peu vîte.

ARLEQUIN.

A quoi ſert de tant diſcourir?
Lorſque l'on s'aime, il faut toûjours courir,
Juſqu'à ce que l'on ſoit au gîte.

ISABELLE.

C'eſt moi qui preſſe un tel aveu,

Je dois ſçavoir l'état, le nom & la naiſſance
De celui qui m'exprime un feu
Dont il pourſuit la récompenſe.
Rempliſſez ce devoir, & je tarderai peu
A vous prouver ma confiance.

LEANDRE.

Je me nomme Dom Pedre.

ARLEQUIN.

Et moi Dom Narſiſo.

LEANDRE.

Gentil-homme Eſpagnol.

ARLEQUIN.

Et moi de Thobozo.
Votre nom à préſent, mon aimable Princeſſe?

COLOMBINE.

Que ma maîtreſſe parle & bien-tôt je la ſuis.

ISABELLE.

Mon nom eſt Léonore.

COLOMBINE.

Et le mien eſt Lucrece.

ARLEQUIN.

Je ne l'aurois pas cru.

LEANDRE.

Fille?

ISABELLE.

Oui vraiment.

ARLEQUIN.

Tant pis.

LEANDRE.

Je ſuis tranſporté d'allegreſſe.

COLOMBINE.

Madame, & vîte cachons-nous,
Je vois Lelio votre frere.

ISABELLE.

O Ciel !

LEANDRE.

Qu'eſt-ce donc, qu'avez-vous ?

ISABELLE.

Ce contre-temps me deſeſpere.
Adieu, Monſieur, je ſuis un Cavalier
Dont je crains d'être reconnuë.

ARLEQUIN.

Où courez-vous, Lucrece ?

COLOMBINE.

Ah ! courtois Chevalier,
Remettez vos douceurs à quelque autre entrevûe.

(*Elles ſortent.*)

SCENE VII.

LEANDRE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

QUelle fuite ſoudaine ! Ah ! c'eſt quelque rival.

ARLEQUIN.

Oui vous avez raiſon, & c'eſt le mien ſans doute.

Dans mon emportement fatal,
Je l'aſſomme, quoi qu'il m'en coute.

LEANDRE.

Juſtement il prend cette route.

ARLEQUIN.

Il a l'air d'un petit brutal.

SCENE VIII.

LEANDRE, LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

ELle vient de prendre la fuite.
L'ami qui m'arrêtoit a diſtrait mes regards,
J'ai beau chercher de toutes parts:
De quel côté ſes pas l'ont-ils conduite?

ARLEQUIN.

Je tremble à voir ſes yeux hagards
Et pour quelques ſoufflets j'en voudrois être quitte.

LELIO.

C'eſt ma ſœur, je ne puis en douter un inſtant:
Ce Cavalier va m'en inſtruire.

ARLEQUIN.

Ils ſe regardent ſans rien dire,
Et ce ſilence eſt inſultant.

LELIO.

Monſieur, quoiqu'on n'ait pas l'honneur de vous connoître,
Pourroit-on eſperer une grace de vous?

ARLEQUIN.

Ce compliment eſt aſſez doux.

LEANDRE.

On vous l'accordera peut-être.
Voyons.

LELIO.

Je vous ai vû dans ce même moment
Avec une Dame maſquée.

LEANDRE.

Il eſt vrai.

ARLEQUIN.

Bon, parlez-vous doucement.

LELIO.

Quel eſt ſon nom?

LEANDRE.

C'eſt cela juſtement
Que je ne dirai point.

ARLEQUIN, *à Lelio.*

Elle en ſeroit piquée.

LELIO.

Je prétens le ſçavoir, l'interêt que j'y prens

Me touche juſqu'au fonds de l'ame.

LEANDRE.

Je l'apperçois aſſez.

ARLEQUIN *à Lelio.*

Ce n'eſt point votre femme.
Elle eſt fille.

LEANDRE.

Maraut!

ARLEQUIN.

Meſſieurs,

LEANDRE.

Si je t'entens!

LELIO.

Ce refus m'irrite & m'inſulte,
Si vous ſçavez l'ordre des procedés....

LEANDRE.

Je ſçais en pareil cas ce qu'il faut qui réſulte.

LELIO.

Allons donc & vous défendez.

ARLEQUIN.

Au ſecours, au ſecours! ah! voici la Juſtice.
Sauvez-vous, Meſſieurs, ſauvez-vous.

LELIO.

A nous revoir.

LEANDRE.

Je l'eſpere.

ARLEQUIN.

Les foux!
Vit-on jamais un tel caprice?

SCENE IX.

UN EXEMPT, DES ARCHERS; ARLEQUIN.

L'EXEMPT.

EN priſon, en priſon.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire?

L'EXEMPT.

Pourquoi?
Pour vous être battu.

ARLEQUIN.

Vous vous moquez, je croi
Moi! me battre, Monſieur? C'eſt moi qui vous appelle
Pour ſéparer deux hommes en querelle.

L'EXEMPT.

De quel côté ſont-ils allés?

ARLEQUIN.

Ma foi,
Je n'en ſçai rien.

L'EXEMPT.

Allons qu'on le ſaiſiſſe;
Il répondra pour eux.

ARLEQUIN.

Comment me dégager ?
Vous vous trompez, Meſſieurs, je ſuis un étranger.

L'EXEMPT.

Bon, vous en payrez mieux.

ARLEQUIN.

Bel acte de Juſtice !
Tenez : vous perdez votre temps.
Pourſuivez les deux combattans,
Vous y ferez mieux votre compte.
Ce ſont les fils de deux Traitans,
L'un eſt Milord & l'autre Comte.
Ils viennent du Perou.

L'EXEMPT.

J'entens.
Par où ſont-ils paſſés ?

ARLEQUIN.

Ils ont pris cette rue.
Votre air guerrier leur a fait peur.
Ils couroient avec tant d'ardeur
Que je les ai perdus de vûe.

L'EXEMPT.

Allons les joindre. (*Il ſort.*)

ARLEQUIN.

Serviteur.
De Léandre à préſent la retraite eſt bien sûre,

Tâchons de le rejoindre, & prenons ſon chemin.

Sans le Perou, le fidéle Arlequin
De ces marauts devenoit la capture.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

Le Théatre repreſente le dedans de la Maiſon de Me. Argante, qu'on a vû à la premiere ſcene du premier Acte.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

VOus deviez prendre un autre habit
Et j'ai prévû le riſque en fille ſage.

ISABELLE.

Je veux à l'avenir faire un meilleur uſage.
Des reſſources de ton eſprit;
Mais dis-moi, ſi mon frere a pû voir mon viſage?

COLOMBINE.

Je ne crois pas.

SCENE II.

ISABELLE, LEANDRE, COLOMBINE.

LEANDRE.

MAdame, eſt-ce vous ?

COLOMBINE.

Qu'eſt ceci ?

ISABELLE.

Monſieur, par quel hazard vous trouvez-vous ici ?

LEANDRE.

Celui dont à l'inſtant vous redoutiez la vûe
M'a déclaré qu'il vouloit être inſtruit
De votre nom.

ISABELLE.

He bien ?

LEANDRE.

Que vous êtes émue !

ISABELLE.

Pourſuivez donc.

LEANDRE.

Sans aucun fruit,
Il m'a preſſé de le lui dire.
Aux extrêmes moyens ſa fureur l'a conduit
Et je brûlois de l'y réduire.
Pluſieurs archers ſont accourus au bruit.

Notre querelle enfin s'eſt apaiſée.
Nous avons pris une route oppoſée.
J'ai vû la porte d'un Jardin
Qui me paroiſſoit entr'ouverte.
Cette retraite àma fuite eſt offerte
Et l'amour m'y guide ſoudain.

ISABELLE, *à Colombine.*

Il s'eſt battu contre mon frere.
Juſte ciel ! l'auriez-vous bleſſé ?

LEANDRE.

De ce tranſport mon amour offenſé
Contre un rival redouble ma colere.

ISABELLE.

Aprenez-moi ce qu'il eſt devenu.

LEANDRE.

Cruelle, votre amour qui par ce trait éclate ;
Ne m'eſt enfin que trop connu.
Allez, ne craignez rien, ingrate,
Mon bras par le ſort retenu
N'a pû trancher les jours de l'amant qui vous flatte.

COLOMBINE.

Sçachez que ce rival qui vous trouble l'eſprit...

ISABELLE *lui fait ſigne de ſe taire.*

LEANDRE.

C'eſt mon rival, il me ſuffit.

ISABELLE.

Avec raiſon Léonore s'étonne,
Que Dom Pedre, même à ſes yeux,
A des ſoupçons injurieux
Sans aucun égard s'abandonne.
Par mes bontés, ſon bonheur confirmé,
Lui devoit être une preuve invincible,
Que puiſqu'enfin il eſt aimé,
Pour tout autre que lui mon cœur eſt inſenſible.
On doit juger ainſi d'un objet eſtimé.
Un tel aveu me coute cher ſans doute;
Mais je me promets tant de votre paſſion,
Que j'oſe me flatter qu'à tout ce qu'il me coute
Vous ſçaurez meſurer votre diſcretion,
Le moindre éclat pourroit ternir ma gloire.
Vous me devez cette réflexion,
De tous rivaux perdez toute mémoire;
Et reſpectez en eux ma réputation.
Que jamais la moindre querelle
Ne me commette à l'avenir,
Et ſongez que pour m'obtenir,
Il faut être ſoumis tout autant que fidele.

LEANDRE.

Mes ſoupçons ne peuvent tenir
Contre un ſeul mot d'une bouche ſi belle.

ISABELLE.

Dom Pedre, éloignez-vous, je ne ſuis point chez moi,

Ma mere en ces lieux m'a conduite
Et n'y fera qu'une courte viſite.
Si l'on vous y trouvoit, quel ſeroit mon effroi?

LEANDRE.

Aſſurez-moi du moins avant que je vous quitte....

Me. ARGANTE *derriere le Théatre.*

Ma fille!

ISABELLE.

Quel malheur!

COLOMBINE.

Comment faire?

ISABELLE, *revant.*

Attendez.

COLOMBINE.

Que votre eſprit ſe détermine.

ISABELLE.

Par cette porte deſcendez.
Elle conduit, je penſe, à la maiſon voiſine.
Sur-tout n'y dites point que vous me connoiſſez.

Me. ARGANTE, *derriere le Théatre.*

Ma fille!

ISABELLE.

Eh oui, Madame!

LEANDRE.

Enfin.....

COLOMBINE.

Obéiſſez. (*Il ſort par la porte de communication.*)

ISABELLE.

Monſieur, ſortez vite de grace.
Que dira-t'il, s'il trouve ou le frere, ou la ſœur ?
Ce dernier incident m'afflige & m'embarraſſe.

COLOMBINE.

Il s'en tirera bien : Dom Pedre a du bonheur.

SCENE III.

Le Théatre repreſente la rue.

ARLEQUIN *ſeul.*

SI le diable n'a pris Leandre,
(Car les Archers l'ont manqué ſurement,)
Je ne ſçaurois juger directement
De l'endroit où je puis le prendre.
Au Cabaret, ou du moins au Caffé,
Je me flattois qu'il finiroit ſa courſe,
Car pour peu qu'on ſoit échauffé,
Je n'imagine pas qu'on ait d'autre reſſource ;
Et dans l'un & l'autre réduit
Caffé, thé, chocolat, biſcuit,
Muſcat, Montepulchano, Grave,
Enfin tous les vins de la cave
Ont tous paſſé par le même conduit.

Arlequin, miſerable eſclave!
A quelle vie es-tu réduit ?
Eſtre obligé d'attendre un maître !
Bien plus, pour ne le pas manquer,
Etre obligé de ſe riſquer
A ſe caſſer le cou peut-être !

SCENE IV.

Mr. ORONTE, ARLEQUIN.

Mr. ORONTE.

LE courier vient de m'avertir
Que mon fils étoit à Veniſe,
Que de Bologne ſans remiſe,
Depuis huit jours il avoit dû partir.
Mais me trompai-je ? Non .... Arlequin !

ARLEQUIN.

Autre criſe;
Voilà pour achever de me bien divertir.

Mr. ORONTE.

Où donc eſt mon fils ?

ARLEQUIN.

Mais il doit être à Bologne.

Mr. ORONTE.

A Bologne ?

ARLEQUIN.

Non, non, à Veniſe.

Mr.

Mr. ORONTE.

A la fin

Il eſt donc arrivé ?

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas certain.

Mr. ORONTE.

Comment ? que veux-tu dire, yvrogne ?

ARLEQUIN.

Que tout près de Veniſe un maudit coup de vent,
En pleine mer a pouſſé la chaloupe ;
Ayant toujours le vent en poupe,
Nous allions toujours en avant.

Mr. ORONTE.

Que me viens-tu conter ?

ARLEQUIN.

De très-sûres nouvelles.
Ce chien de vent nous a conduits....
A la hauteur des Dardanelles.
Après deux jours & quatre nuits
Nous avons repris notre route,
Et dans un cabaret.

Mr. ORONTE.

En pleine mer ?

ARLEQUIN.

Sans doute :
Les cabarets ſont de tous les païs.

Mr. ORONTE.

Si je te prens....

ARLEQUIN *seul.*

Et vous m'avertirez quand vous l'aurez trouvé.
Je vais chercher mon adorable.
Il faut rester sans boire tout le jour ;
Car les délices de la table
Doivent ceder le pas au devoir de l'amour.

SCENE V.

Le Théatre represente l'appartement d'Angelique avec deux cabinets en face.

LELIO, ANGELIQUE.

LELIO.

HElas! trop charmante Angelique,
Vous me voyez au desespoir!

ANGELIQUE.

Quel chagrin pouvez-vous avoir?
Qu'avec moi votre cœur s'explique.

LELIO.

Si votre amour n'a le pouvoir
De vous faire braver un destin tyrannique,
Je dois me préparer à ne vous plus revoir.

ANGELIQUE.

Que je partage au moins de si vives allarmes.
Instruisez-moi du coup qui vient nous traverser
Parlez, n'épargnez point mes larmes :

Si je vous perds, en puis-je trop verſer ?

LELIO.

Apprenez donc que votre frere
Etoit épris des attraits de ma ſœur.
Il en a fait la demande à ma mere
Qui la refuſe à ſon ardeur.

ANGELIQUE.

Ah ! ce revers me deſeſpere.

LELIO.

Quoi n'oppoſerez-vous qu'un ſimple deſeſpoir
Au coup affreux qui nous menace ?
Jurez du moins que dans notre diſgrace,
L'amour triomphera de tout autre pouvoir.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LELIO, LEANDRE.

LEANDRE *entre par la porte de communication.*

DAns cette maiſon inconnuë,
J'ai beau chercher de tous côtés :
Je ne puis en trouver l'iſſuë.

ANGELIQUE.

Quel eſt ce Cavalier ?

LEANDRE.

Madame, permettez...

ANGELIQUE.

Comment, Monſieur, ſans que j'en ſois inſtruite,

Oſer entrer dans mon appartement ?

LEANDRE.

Daignez me pardonner, Madame, c'eſt la ſuite
D'un ſingulier évenement.

LELIO.

C'eſt lui-même.

ANGELIQUE.

Monſieur, ...

LELIO.

Ne ſoyez point ſurpriſe
De voir ici ce Cavalier.
Nous avons à parler ſans aucune remiſe
D'un interêt particulier.
Il m'aura vû de loin entrer dans cette porte
Et ſans doute m'aura ſuivi.
Venez, Monſieur, je ſuis ravi,
Que cette occaſion...

ANGELIQUE.

Quelle ardeur vous tranſporte?
Malgré vos ſoins on voit éclater dans vos yeux
Je ne ſçais quoi de furieux.
Et je prétends qu'aucun de vous ne ſorte.
Dites-moi quel ſujet fait naître le courroux
Que l'on voit regner entre vous ?

LEANDRE *à part.*

Pour plaire à Léonore, éludons la querelle.
Madame, dans le fond, c'eſt une bagatelle.
Monſieur avec vivacité

M'a demandé le nom d'une dame masquée.
Je n'ai pû contenter sa curiosité.
De mes refus son esprit irrité...

ANGELIQUE.

Et cette Dame est-elle belle ?

LEANDRE.

Je puis vous l'avoüer sans paroître indiscret.
Aux yeux de tout le monde, elle passe pour telle;
Et son amant auroit trop de regret,
S'il devoit là-dessus lui garder le secret.

ANGELIQUE.

Elle ne l'est que trop pour faire un infidele !

LELIO.

Ah ! que me dites-vous ? je jure...

ANGELIQUE.

Non, Ingrat,
La perfidie est évidente :
Pour une femme indifferente,
On n'en vient point à cet éclat.

LELIO.

He bien, puisqu'il faut vous le dire,
Je croyois que c'étoit ma sœur.

ANGELIQUE.

Vous me trompez.

LELIO.

Non, qu'à vos yeux j'expire,
Si quelqu'autre interêt a fait agir mon cœur.

LEANDRE *à part.*

Les 4. premiers vers tandis qu'Angelique parle à Lelio.

J'ai troublé ſa bonne fortune.
A ce que je puis voir, il en conte à plus d'une.
Je me reprocherois de les voir deſunis :
Racommodons la choſe ſi je puis.
à Angelique.
Je vois que de la jalouſie,
J'ai répandu le dangereux poiſon;
Mais ce n'eſt point avec raiſon
Qu'en cet inſtant votre ame en eſt ſaiſie.
Celle à qui je parlois vous reſſemble ſi fort
Par les graces & par la taille,
Par le maintien & par le port,
Qu'on doit lui pardonner un ſemblable tranſport.

LELIO.

Il veut tout rajuſter, & ne fait rien qui vaille.

ANGELIQUE.

La taille ? Votre ſœur eſt plus grande que moi.

LELIO.

Il ne ſçait ce qu'il dit, fiez-vous à ma foi.

ANGELIQUE.

Qu'eſt-ce encor ?

UN LAQUAIS.

Monſieur votre frere.

Il ordonne à ſes gens & va bien-tôt monter.

& ſort.

ANGELIQUE.

Oui, tout conſpire à me perſécuter.
Cachez-vous vîte.

LEANDRE.

Autre myſtere.

ANGELIQUE.

Dans ces deux cabinets, ſauvez-vous promptement.
Chez lui l'ombre d'un homme allume ſa colere.
Que vais-je devenir, s'il trouve mon amant?

SCENE VII.

DAMON, ANGELIQUE, LEANDRE & LELIO *cachés.*

DAMON.

PRéparez-vous, ma ſœur, à partir de Veniſe.
Sortons pour quelque tems de ce triſte ſéjour.

ANGELIQUE.

Quel eſt le but d'une telle entrepriſe?

DAMON.

D'y laiſſer, ſi je puis, le malheureux amour,
Dont en vain mon ame eſt épriſe.

ANGELIQUE.

Vous êtes malheureux?

DAMON.

On ne peut l'être plus.

Je

Je me flattois d'obtenir pour Epouſe,
Un objet adorable où brillent cent vertus;
Mais c'en eſt fait, la fortune jalouſe
A rendu ce matin mes projets ſuperflus.

ANGELIQUE.

Quelle eſt la beauté qui vous touche ?

DAMON.

Je ne vous dirai point ſon nom :
Le deſeſpoir l'interdit à ma bouche.

LEANDRE *caché.*

Quoi ! je me trouve chez Damon ?

DAMON.

Allons chercher à la campagne
Un repos que ces lieux ne peuvent plus m'offrir.

ANGELIQUE.

He ! mon frere, l'amour par tout nous accompagne.
L'abſence dans les cœurs que ce Dieu fait ſouffrir,
Fixe ſouvent le mal au lieu de le guerir.

DAMON.

Vous me paroiſſez inquiete,
Seroit-ce du deſſein que mon ame projette ?
Quel air reveur, embarraſſé !

ANGELIQUE.

C'eſt un mal de tête terrible.
D'y réſiſter, il ne m'eſt pas poſſible.
Je reviendrai quand il ſera paſſé. *elle ſort.*

LEANDRE *sortant du cabinet.*

Bon jour, Damon.

DAMON.

Que vois-je ? c'eſt Leandre.
Et depuis quand ?

LEANDRE.

Mon cher, embraſſe-moi

DAMON.

A ce bonheur aurois-je pû m'attendre ?
Rencontrer à Veniſe un ami tel que toi ?
Leandre qu'à Bologne une eſtime ſi chere....
Mais je viens de quitter ton pere,
Qui de ton arrivée eſt encore incertain.
Il m'a paru dans le dernier chagrin,
Et tes retardemens ont cauſé ſa colere.
Qu'on le faſſe avertir....

LEANDRE.

Oh ! non pas s'il te plaît.
Je veux cacher mon ſéjour dans Veniſe,
Et ſur tout à mon pere.

DAMON.

Ah ! je vois ce que c'eſt.

LEANDRE.

Tu peux le deviner ſans que l'on t'en inſtruiſe.

DAMON.

Sans doute, une affaire de cœur....

LEANDRE.

Tu touches droit au but.

DAMON.

Mais ſeroit-ce ma ſœur ?
Par quel hazard, & ſans que je le ſçache,
Te trouves-tu dans ma maiſon ?

LEANDRE.

Va, ne crains nulle trahiſon,
Ce n'eſt point l'amour qui m'y cache.
Je vais t'en dire la raiſon.

DAMON.

Non, non, pour un moment, il faut que je te quitte ;
Car j'ai laiſſé ma ſœur dans un fâcheux état.
Un mal de tête. ....

LEANDRE.

Il n'aura point de ſuite.

DAMON.

Je veux approfondir l'affaire ſans éclat.

LEANDRE.

Mon cher Damon, ce mal n'eſt autre choſe,
Qu'une ſimple frayeur, & c'eſt moi qui la cauſe.
Avec un Cavalier, je viens d'avoir du bruit.
La Juſtice auſſi-tôt arrive, & nous ſépare.
Nous fuyons, elle nous pourſuit ;
Et par un coup aſſez bizarre
Le même ſort en ces lieux nous conduit.
Ta ſœur nous voit tous deux dans un déſordre extrême.
On entend du tumulte, elle nous fait cacher,
Et croit que dans cet inſtant même,

De ta maiſon, on vient nous arracher.
Figure-toi ce que dans une femme
Produit un pareil mouvement.
Eut-elle caché ſon amant ?
Un trouble plus puiſſant n'eut point frappé ſon ame.

DAMON.

Ma preſence devoit ici la raſſurer.
Cette grande frayeur m'étonne.
Pourquoi ne pas me declarer...

LEANDRE.

En de certains momens, on ne connoît perſonne.

LELIO *paroiſſant.*

Bon, il vient de tout reparer.

DAMON.

Mais cet homme avec qui vous avez une affaire ?

LELIO *riant.*

C'eſt moi, Damon.

DAMON.

Eh quoi, mes deux amis !

LELIO.

Quel qui-pro-quo j'avois commis ?
Sans rancune, mon cher beaufrere.

LEANDRE.

Plaît-il ?

LELIO.

Oui, oui, ceſſons d'être ennemis.

Selon ce que je viens d'entendre ;
Vous êtes le ſeigneur Leandre.

LEANDRE.

Il eſt vrai.

LELIO.

Fils d'Oronte, & qui venez exprès ;
Pour être l'époux d'Iſabelle.

LEANDRE.

Oui, mon deſſein étoit d'épouſer cette belle.

LELIO.

Et n'arrivez-vous pas de Boulogne ?

LEANDRE.

A peu près.

LELIO.

He bien, la choſe eſt décidée :
Iſabelle eſt ma ſœur.

DAMON (*part.*)

Léandre eſt mon rival ?

LELIO.

Pour vous à votre pere elle fut accordée.
(*A part.*) Peſte ſoit du beau-frere.

DAMON (*à part.*)

Oh Ciel, quel coup fatal !

LEANDRE.

(*A part.*) Feignons. *Haut.* C'eſt autrement que le ſort en ordonne,
Et j'ai déja formé d'autres liens.

Ainſi cette aimable perſonne
Pourra combler d'autres vœux que les miens.
Je vois que cela vous étonne.

LELIO.

Comment ?

LEANDRE.

Et je ne ſuis arrivé dans ces lieux ;
Que pour y retirer ma parole donnée.
Je m'attens d'y trouver des parens furieux,
Mais je ſuis marié depuis plus d'une année.

LELIO.

Vous marié ?

LEANDRE.

Sans doute.

LELIO.

Embraſſez-moi.

DAMON.

Viens que j'en faſſe autant.

LEANDRE.

Mais ils ſont fous, je croi.

DAMON.

Dans quel raviſſement mon tendre cœur ſe noye !

LELIO.

A quels plaiſirs le mien eſt-il en proye !

DAMON, *à Lelio.*

Eh pourquoi donc ?

LELIO.

J'adore votre sœur.

DAMON.

Je vous la donne, & moi, j'idolâtre la vôtre.

LELIO.

Je le sçais, dès ce jour, je fais votre bonheur.

LEANDRE.

Quel transport saisit l'un & l'autre !

LELIO & DAMON.

Que nous vous embrassions.

LEANDRE.

Non, non, c'en est assez.

LELIO.

La Dame de tantôt étoit donc votre épouse ?

LEANDRE.

Oui, Monsieur.

LELIO.

Pardonnez, si mon humeur jalouse...

Adorable Angelique, en vîte paroissez.

SCENE VIII.

LEANDRE, LELIO, DAMON, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

QU'est-il donc arrivé ?

DAMON.

Connoiſſez-vous Leandre ? Le voilà.

LELIO.

De ma mere il devenoit le gendre .....

DAMON.

Et par lui mes vœux traverſez ...

LELIO.

A votre main je n'oſois plus prétendre.

DAMON.

Mais ils ſont enfin exaucés.

LELIO *à Angelique:*

Nous allons nous lier d'une chaine éternelle.

DAMON *à Angelique.*

J'épouſe ce ſoir Iſabelle.

LELIO.

Oronte le ſçait-il ?

LEANDRE.

Non.

LELIO.

Le trait eſt hardi.

ANGELIQUE.

Et de qui tenez-vous cette heureuſe nouvelle ?

LELIO.

Léandre eſt marié.

ANGELIQUE.

Tout de bon ?

LELIO.

Vous plaît-elle ?

ANGELIQUE *très-haut.*

Marié, quelle joye!

LEANDRE.

Et de plus assourdi.

UN LAQUAIS *à Damon.*

On a servi, Monsieur.

DAMON.

Allons nous mettre à table;
C'est-là qu'un tel bonheur doit être célébré.

LELIO.

Ce mariage, est-il bien averé?

LEANDRE.

Il n'est rien de plus véritable.

ANGELIQUE.

Ah, que je vous en sçais bon gré!

DAMON.

Mon cher, que vous êtes aimable!

LEANDRE.

Mais je n'y comprens rien.

LELIO.

Avez-vous des enfans?

LEANDRE.

Je crois que nón.

LELIO.

Ne perdez point de temps.
Votre pere pourroit casser ce mariage.

LEANDRE.

La fille eſt noble : & de plus un dédit....

DAMON.

Noble !

ANGELIQUE.

Un dédit !

LELIO.

En faut-il davantage ? Allons.

LEANDRE.

Ce faux himen leur fait perdre l'eſprit.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIE'ME,

SCENE I.

Le Théatre repreſente la ruë.

Mr. ORONTE, Me. ARGANTE.

Mr. ORONTE.

OU courez-vous ?

Me. ARGANTE.

Ma frayeur eſt mortelle :
Mon fils court un affreux danger.

On dit que pour certaine belle,
On l'a vû contre un étranger
Les armes à la main vuider une querelle.

Mr. ORONTE.

Ce ſera ſans doute un faux bruit.
Votre fils élevé ſous les yeux de ſa mere,
De ſes leçons a recueilli le fruit.
Il ne peut s'écarter de la ſageſſe auſtere.
Encor s'il eût étudié
A Bologne, ou bien à Padoüe?
Il pourroit être un peu libertin, je l'avoüe;
Mais à Veniſe on vit ſur tout un autre pié.

Me. ARGANTE.

La raillerie eſt un peu rude;
Et je pourrois répondre à cet égard,
Que mon fils fait mal par hazard,
Et le vôtre par habitude.

Mr. ORONTE.

Eh, croyez-moi: la jeuneſſe a ſes droits,
Et le plaiſir fit toujours ſes délices.
Conſolez-vous, nous devons quelquefois
Fermer les yeux ſur de petits caprices.

Me. ARGANTE.

Ah le voilà!

SCENE II.

Me. ARGANTE, Mr. ORONTE, LELIO.

Me. ARGANTE.

M'A-t'on dit vrai, mon fils ?
Croirai-je ce qu'on vous impute ?
Avez-vous eu quelque diſpute
Pour un ſujet dont je rougis ?

LELIO.

Bon, elle n'a duré qu'une ſeule minute.
C'étoit avec Léandre, & nous ſommes fort bien.

Mr. ORONTE.

Avec mon fils ?

Me. ARGANTE.

C'eſt ainſi qu'il débute ;
Votre fils gâtera le mien.

Mr. ORONTE.

Attendez, s'il vous plaît, ne précipitons rien.
Leandre doit être à Veniſe.
Je le cherche, & j'ai vû ſon valet ce matin.
Je vous l'ai dit, le reſte eſt incertain,
Et Lelio peut-être a fait une méprise.

LELIO.

Non, c'eſt lui-meme, & je puis l'aſſurer;
Nous venons de dîner enſemble.

Mr. ORONTE.

De ſa viſite, ce me ſemble,
Il auroit bien pu m'honorer.

LELIO.

Vous le dirai-je? C'eſt qu'il tremble,
Et n'oſeroit paroître devant vous.

Mr. ORONTE.

Auroit-il pu mériter mon courroux?

LELIO.

Vous aviez arrêté, dit-il, ſon mariage
Avec ma ſœur.

Mr. ORONTE.

Hé bien?

LELIO.

Et ſoit dit entre nous;
D'un autre il eſt déja l'époux.

Mr. ORONTE.

Sans mon conſentement?

LELIO.

Il ignore l'uſage.

Mr. ORONTE.

Je ferai tout caſſer.

LELIO.

Tout doux;
C'eſt une fille noble, & ſage.

Mr. ORONTE.

Ah, malheureux Oronte!

LELIO.

Il a fait un bon choix.

Me. ARGANTE.

Il faut fermer les yeux par fois.

Mr. ORONTE.

Oh! ceſſez ce froid badinage.
Taiſons-nous, c'eſt lui que je vois.

LELIO *à Me. Argante.*

Vous ſçavez qu'à Damon vous donnez Iſabelle.

Me. ARGANTE.

Oui, je te l'ai promis.

SCENE III.

Me. ARGANTE, Mr. ORONTE, LELIO, LEANDRE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

LA fâcheuſe nouvelle!
Que ne l'évitois-tu? N'avois-tu pas des yeux?

ARLEQUIN.

A quoi ſert notre luminaire,
Lorſqu'un importun curieux

Vient nous ſurprendre par derriere ?

Mr. ORONTE.

Bon jour, Monſieur.

ARLEQUIN.

Faites-vous mieux ?
Vous prendre en traître eſt ſa maniere.

Mr. ORONTE.

Mon aſpect ſemble vous troubler.

Me. ARGANTE.

C'eſt qu'il a peine à vous remettre.

LEANDRE.

Du plaiſir le plus grand, mon cœur ſe ſent combler.
Monſieur, voulez-vous bien permettre....

ARLEQUIN.

Moi, Monſieur....

Mr. ORONTE.

Retranchons le céremonial.

ARLEQUIN.

Laiſſez-nous acquitter du devoir filial.

Mr. ORONTE.

J'en diſpenſe Monſieur Leandre.

ARLEQUIN.

C'eſt agir en pere loyal,
Mais un fils délicat & tendre....

Mr. ORONTE.

Venons au point dont je veux être inſtruit.

Etes-vous marié ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur.

LEANDRE.

Oui, mon pere.

LELIO *à Me. Argante.*

Vous le voyez.

Me. ARGANTE.

Oh, oh!

ARLEQUIN.

Quiconque vous l'a dit
En a menti.

LEANDRE.

Maraut.

ARLEQUIN.

Quelle sotte chimere!

Mr. ORONTE.

Sans mon aveu, disposer de ta foi!
Ose-tu bien paroître devant moi!

ARLEQUIN.

Ne craignez pas qu'aucun himen le lie.
Il est sage, & n'a pû jusque-là se trahir;
Et s'il vient à Venise en faire la folie,
Ce n'est que pour vous obéir.

LEANDRE.

Si tu dis un mot je t'assomme.

ARLEQUIN.

Pouvez-vous dans l'erreur laisser cet honnete homme?

LEAN-

LEANDRE.

Oui, je le veux. Mon pere pardonnez.
Il eſt, vous le ſçavez, des Puiſſances fatales,
Par qui nous ſommes entraînés.

Mr. ORONTE.

Il n'en eſt point qui ſoient égales,
Aux devoirs des enfans bien-nés.
Va, c'en eſt fait, après l'affront inſigne;
Dont tu viens de bleſſer le pouvoir paternel,
Je ne reconnois plus dans un fils criminel
Un fils qui de ce nom ſoit digne.
Adieu Madame Argante.

ARLEQUIN.

Ah, Monſieur, arrêtez.
Daignez recevoir mes excuſes:
J'ai pris les mêmes privautés,
Que Monſieur votre fils.

Mr. ORONTE.

Lui mon fils, tu t'abuſes.

ARLEQUIN.

Cela ſe pourroit bien, mais enfin depuis peu
J'ai contracté ſans votre aveu,
A ſon exemple un ſecret mariage,
Il faut y tomber tôt ou tard.

Mr. ORONTE *lui donne un ſoufflet & ſort.*

Impertinent!

ARLEQUIN.

Me faire un tel outrage!

LEANDRE *à Me. Argante.*

Votre nom m'inſtruit de la part
Que vous prenez, Madame, à cette affaire,
Et vous deviez être ma belle-mere.

Me. ARGANTE.

Oui, Monſieur.

LEANDRE.

C'eſt avec douleur,
Que d'Iſabelle votre fille...

Me. ARGANTE.

Oh! ce n'eſt pas un grand malheur.

LEANDRE.

Ce m'eut été beaucoup d'honneur
De me voir dans votre famille;
Mais quand l'amour s'eſt emparé d'un cœur...

Me. ARGANTE.

Oui, j'entre très-fort dans vos peines.

ARLEQUIN.

Il eſt, vous le ſçavez, d'inévitables chaînes.

Me. ARGANTE.

Oh, tai-toi, babillard maudit.

ARLEQUIN *à Leandre.*

Mais pourquoi feindre un himen à crédit?

LEANDRE.

Pardon, Madame, & vous, Lelio, je vous prie,
De n'avoir nul reſſentiment.

LELIO.

Au contraire, Leandre, & même en ce moment
Je vais de votre pere appaiſer la furie.

LEANDRE.

Ce noble procedé me touche infiniment.

ARLEQUIN *entre Me. Argante & Lelio.*

Mon mariage, à parler franchement,
N'eſt qu'une ruſe, un tour d'adreſſe
Que j'avois tiſſu finement
Pour appuyer mon maître.

LEANDRE.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Je vous laiſſe.

SCENE IV.

Me. ARGANTE, LELIO.

Me ARGANTE.

TU fais fort bien. Qu'un pere eſt malheureux,
De mettre au jour des enfans indociles !
Voyez, mon fils, dans quel état affreux.....

LELIO.

De réflexions inutiles,
Epargnez-vous le ſoin fâcheux.
Songez, Madame, au bonheur de ma vie.
Tout flatte un légitime eſpoir.
De vos engagemens Leandre vous délie,
Donnez ma ſœur à Damon.

Me. ARGANTE.

Il faut voir
Et prendre quelque temps...

LELIO.

Non vraiment, dès ce ſoir.
Par-là vous prouvez à Leandre,
L'empreſſement qu'on a de s'allier à vous;
Que vous ne manquez point de gendre....

Me. ARGANTE.

Je ne ſuis point piquée.

LELIO.

Oh, je le ſuis.

Me. ARGANTE.

Tout doux.
Avec Damon nous devons prendre
Tous les arrangemens de cet himen futur.

LELIO.

Non le plus court eſt toûjours le plus ſûr.
En ces occaſions c'eſt perdre que d'attendre.

Me. ARGANTE.

Oui, chez de jeunes gens, mais chez un eſprit mûr,
De cette bien-ſéance on ne peut ſe défendre.

LELIO.

Vous me deſeſperez: eſt-il autre beſoin
Que de ſçavoir ſes mœurs, ſon bien & ſa naiſſance:
Voilà tout ce qu'il faut pour faire une alliance.
Damon, comme ſa ſœur, vous épargne ce ſoin;
Nous pouvons épouſer en toute diligence.

Me. ARGANTE.

Oh que tu rabattras de cette impatience!
Sois bien ſûr que huit jours après l'himen conclu,
Ce même amour par cet himen exclu...

LELIO (*à part.*)

Bon, nous voici dans la vieille morale.
Eh, Madame, je ſçais tout ce que là-deſſus
L'experience nous étale,
Mais on voudra toûjours corriger cet abus,
Par des exemples ſuperflus;
Lorſqu'on eſt épris d'une belle,
On ne voit que ſes ſeuls appas,
Le cœur vole où l'amour l'apelle,
Et les deſirs ne refléchiſſent pas.

SCENE V.

Mr. ARGANTE, LELIO, DAMON.

LELIO.

Viens, Damon, viens, te joindre à ma priere,
Ma mere t'accorde ma sœur,
Mais d'un délai peu néceſſaire,
Elle empoiſonne ton bonheur,
Et te fait eſſuyer l'ennuieuſe lenteur,
D'une formalité vulgaire.

DAMON.

Madame me l'accorde ? ah, quel raviſſement !
Qu'elle marque à ſon gré le jour de l'himenée.
Après ſa parole donnée,
Je n'enviſage plus qu'un avenir charmant.

LELIO.

Quoi, tu peux voir reculer la journée ?

DAMON.

Je la ſouhaite avec empreſſement ;
A poſſeder ta ſœur, ma fortune eſt bornée.

LELIO.

Eh bien, il faut conclure en ce moment.
Colombine !!

COLOMBINE *dans la maiſon.*

Monſieur !

LELIO.

Qu'Iſabelle deſcende.

Sans perdre un ſeul inſtant, ma mere la demande.

Me. ARGANTE.

Cet étourdi va vous faire penſer,

Que je me hâte de conclure.

DAMON.

Non, Madame, je vous le jure,

J'en ferois plus que lui ; ſi j'oſois vous preſſer.

Me. ARGANTE.

Ils le veulent tous deux : pour m'en débarraſſer,

Ne differons pas davantage.

SCENE VI.

Me. ARGANTE, LELIO, ISABELLE, DAMON, COLOMBINE.

LELIO.

VEnez, ma ſœur, Leandre eſt arrivé ;

Mais par un trait d'homme prudent & ſage,

Il a fait à Bologne un ſecret mariage,

Et le vôtre avec lui ne peut être achevé.

ISABELLE.

Dites-vous vrai, mon frere?

LELIO.

Oui vraiment, & je gage;
A voir cet air riant & vif,
Que la nouvelle vous enchante.

ISABELLE.

Vraiment, je la trouve charmante.

LELIO.

Il mérite ce trait naïf.

ISABELLE.

Conçois-tu mon bonheur, ma chere Colombine?

Me. ARGANTE.

Je vois que pour perdre un époux,
Tu n'en es guere plus chagrine.

LELIO.

Quelque myſtére eſt caché là-deſſous;
N'as-tu jamais parlé d'amour à ta voiſine?

DAMON.

Non, je l'avoüirois entre nous.

LELIO.

Tu faiſois au moins les yeux doux;
C'eſt un langage qu'on devine.
Ma ſœur, vous n'avez rien perdu,
Damon vaut bien votre époux prétendu.
Il l'égale en eſprit, en naiſſance, en jeuneſſe;

De ma mere il a la promeſſe,
De vos appas ſon cœur eſt éperdu,
Et recevra ce ſoir le prix de ſa tendreſſe.

ISABELLE.

Qu'entens-je ? quoi, ce ſoir ?

LELIO.

Madame, dites-lui,
Tout ce que là-deſſus vous venez de conclure.

Me. ARGANTE.

Oui, nous comptons dès aujourd'hui
Te conſoler d'une rupture,
Qui doit te cauſer quelque ennui;
Car enfin quelque indifference
Qu'affecte en ces dehors un air ſi dégagé,
Tout homme qui prend ſon congé,
Fut-il même haï vous pique & vous offenſe.

ISABELLE.

Il faudroit pour penſer d'une telle façon,
S'en être fait une grande habitude.
Madame, qu'un pareil ſoupçon,
Ne donne à votre eſprit aucune inquiétude.
Je ne ſçais point encor tous les détours ruſés
Dont en un certain monde aujourd'hui l'on ſe pique,
Je crois même cette pratique
Le commerce des cœurs uſés,
Et pourquoi ſerois-je frappée

De la perte d'un inconnu,
Qui ne m'auroit donné qu'une main échappée
A la chaîne où ſon cœur eut reſté retenu?
Non, non, j'aurois ſans doute été la plus trompée.
Croyez donc que ce coup m'eſt très-indifférent:
Et n'y portez aucun remede.
Une pareille perte à moi-même me rend,
Et trop heureux qui ſe poſſede!
De l'Himen de Monſieur, reculez les inſtans;
Ma ſituation tient un peu du veuvage.
Ah, du moins pendant quelque temps
Laiſſez m'en goûter l'avantage!

Me. ARGANTE.

Quoi, ſans avoir goûté du mariage,
Ma chere fille, tu prétens
Mettre ici le deüil en uſage?

ISABELLE.

Ce n'eſt pas le deüil que j'entens,
C'eſt le plaiſir de me voir libre.

COLOMBINE.

Oui, nos deſirs furent toûjours flottans;
Notre raiſon les tient en équilibre.

DAMON.

Un tel diſcours me met au deſeſpoir.

LELIO.

Bon, bon, c'eſt la pudeur.

DAMON.

Je crains l'antipathie.

LELIO.

Ma sœur, vous dépendez d'un absolu pouvoir.
Soit affectation, soit raison, soit folie,
Votre caprice ici doit ceder au devoir.

Me. ARGANTE.

L'interêt de ses feux lui fait presser l'affaire :
Je l'aime, il faut le contenter.

LELIO.

Mais parle donc, si tu veux plaire.
C'est au futur à la complimenter.

DAMON.

Madame, après l'aveu qui de mon sort decide ;
Je n'ose vous parler de mon feu violent.
Le véritable amour, si l'espoir ne le guide,
N'ose paroître qu'en tremblant,
Et votre refus accablant
Me desespere & m'intimide.
Si je pouvois cependant me flatter
Que la plus tendre ardeur, que la plus vive flamme
Que l'amour ait fait éclater,
Pussent un jour toucher votre ame ;
Depuis deux ans je pourrois les dater.
Oui, depuis ce temps-là, Madame,
Ce Dieu pour vous me blesse de ses traits ;
Et chaque jour augmente ma tendresse,

En augmentant de ſi puiſſants attraits.

LELIO.

Ma foi, ce compliment plein de délicateſſe
Doit produire de grands effets.
He bien, ma ſœur, tu ne ſçais que répondre ?

ISABELLE.

Les bontés de Monſieur viennent de me confondre.

LELIO.

C'eſt un garçon bien fait au moins :
Vingt & cinq ans au plus, une aimable figure,
Qui te rendra toûjours les mêmes ſoins,
Malgré l'Himen. Ma mere, je m'aſſure,
Qu'elle conſent à ce que vous voulez.

Mr. ARGANTE.

Tant mieux, car ſur ce point je hais les démêlés.

LELIO *à Damon.*

Tiens-toi donc en bonne poſture,
Là .... badine avec ton chapeau,
Et chante-lui quelque air de l'Opera nouveau.
Répondez donc, ma ſœur, à ſon impatience.

DAMON.

Pourrois-je me flatter que ma perſéverance...

ISABELLE.

En aimant en ſecret vous avez eu le temps,
De conſulter pendant deux ans
Sur le choix que vous deviez faire,
Je veux de mon côté réfléchir à ce choix;

Mais, Monſieur, comme je vous crois
Bien au-deſſus d'un amant ordinaire,
Pour que votre merite agiſſe & qu'il m'éclaire;
Je ne demande que deux mois.

LELIO.

Un tel retardement me paroît ridicule.
A Me. Argante.
Vous voyez bien où ceci doit aller.
Fille ſe rend, lorſqu'elle capitule:
Ce n'eſt que par un vain ſcrupule
Qu'elle demande à reculer.

Me. ARGANTE.

Je le penſe de même, à franchement parler.

LELIO.

Ma ſœur, on vous tient un grand compte
De cette vertueuſe honte,
Qui vous fait éluder le pouvoir d'un époux;
Mais dès ce jour il faut qu'il vous obtienne.
Damon aime ma ſœur & j'adore la ſienne.
Je prétens l'épouſer, & des liens ſi doux
Ne peuvent ſe faire, entre nous,
Qu'à la condition qu'il épouſe la mienne.
Tout flatte aujourd'hui notre eſpoir;
Mais dès demain quelque diſgrace
Pourroit faire changer les affaires de face,
Ainſi nous épouſons ce ſoir.

Me. ARGANTE.

J'en ferois tout autant si j'étois à sa place.

ISABELLE.

C'est donc à votre folle ardeur
Que je me vois sacrifiée ?

LELIO.

Folle ardeur ? par ma mere elle est justifiée.
Respectez votre belle-sœur.
Nous pouvons de ce pas aller chez le Notaire ;
Nous y dresserons le contrat,
Et pour sortir du célibat
Vous n'aurez plus qu'un pas à faire :
Un mot de votre main terminera l'affaire.

ISABELLE.

De ses prétentions quelquefois on rabat.

LELIO.

Nous verrons.

Me. ARGANTE *à Isabelle.*

Tu lui dois un peu de déference.

ISABELLE.

Eh quoi ! vous voulez me forcer...
A signer le contrat ?

Me. ARGANTE.

Nous allons le dresser,
Et tu le signeras après par complaisance.

LELIO *à sa mere.*

Que ne vous dois-je point ?

Mc. ARGANTE *à Iſabelle.*

Arme-toi de conſtance.

(Ils ſortent.)

SCENE VII.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

QUoi, ſe peut-il qu'un étourdi fieffé
Tourne à ſon gré la tête d'une mere ;
Et que de lui ſon eſprit ſoit coëffé
Juſqu'à vous immoler aux interêts d'un frere ?

ISABELLE.

Ces abus ont été de tout temps établis.
De nos parens l'aveugle complaiſance
Fait toûjours du côté des fils
Pancher une injuſte balance.
Vainement avec eux nos droits, notre naiſſance
Par la nature ont été réunis :
Les loix rompent cette alliance.
Ces orgueilleuſes loix par leur toute-puiſſance
Donnent aux fils le nom, le bien & les honneurs.
Eux ſeuls d'une maiſon ſoutiennent l'eſpérance,
Et les peres ſéduits par l'uſage des mœurs

Qui les attache aux vanités humaines,
Pour nous du ſang briſent les chaînes ;
Et pour leurs fils prodiguent leurs faveurs.

COLOMBINE.

Allons, allons : il faut qu'un prompt remede
Mette ordre à ce fâcheux revers.
Appellez Dom Pedre à votre aide.
Par un amant qu'un tendre amour poſſede,
D'heureux conſeils nous ſont toûjours ouverts.

ISABELLE.

Eh, quels conſeils ! il faut que j'obéiſſe ;
Que je m'immole à mon devoir ;
Mais n'importe je veux le voir.
Oui, qu'avec lui du moins un moment je gémiſſe ;
Et que ſa tendreſſe jouiſſe
De mes regrets & de mon deſeſpoir.
Va donc me le chercher.

COLOMBINE.

Où voulez-vous l'attendre ?

ISABELLE.

Sans doute tu le trouveras
A l'endroit où ſe ſont toutes nos entrevûes.
Alors reviens me prendre & tu m'y conduiras.

COLOMBINE.

Et ſi nous ſommes reconnuës ?

ISABELLE.

Nous avons de nouveaux habits :

Courons les mettre en diligence.
O Ciel, du ſort que je ſubis
Ne pourrai-je laſſer la barbare conſtance!

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

Le Théatre repreſente la ruë.

COLOMBINE, ARLEQUIN
Au fond du Théatre.

COLOMBINE.

ALlons chercher Dom Pedre. Il n'en eſt pas beſoin,
Il faut qu'il ne ſoit pas bien loin,
Car j'apperçois mon aimable Narciſſe;
Mais dans la réverie il me paroit plongé:
A ſa fidelité donnons de l'exercice.
Voyons ſi d'un cœur partagé,
Il ne m'auroit point fait le trompeur ſacrifice.
Ma foi, pour peu qu'il me trahiſſe,
Il peut compter ſur ſon congé.

ARLEQUIN.

Mon Maître a dans l'esprit une folle entreprise.
Il cherche par-tout de l'argent.
Et c'est pour faire une sotise
Dont je prévois que je serai l'agent.
Un amour perilleux m'effraye & m'importune.

COLOMBINE.

Vous me paroissez bien rêveur.

ARLEQUIN.

Courage, autre bonne fortune.
Oh morbleu ! treve de faveur.
Sa démarche pourtant ne paroît pas commune.

COLOMBINE.

Je m'intereſſe à votre ſort.

ARLEQUIN.

Vous me connoiſſez donc ?

COLOMBINE.

Très-fort.

ARLEQUIN *voulant s'en aller.*

J'en ſuis bien aiſe.

COLOMBINE *l'arrêtant.*

Aprenez-moi, de grace,
Le nom de l'objet de vos vœux.

ARLEQUIN.

Cette demande m'embarraſſe.
Je ne le puis.

COLOMBINE.

Mais je le veux.

ARLEQUIN.

Vous vous moquez, vient-on en pleine rue
Arracher aux paſſans le nom de leurs amours?

COLOMBINE.

Votre maîtreſſe m'eſt connuë;
Vous la voyez depuis ſix jours.

ARLEQUIN.

Hoïme!

COLOMBINE.

Son nom eſt Lucrece,
Et je vous avertis qu'un rival irrité
Doit vous punir de la témérité,
D'oſer ſi haut porter votre tendreſſe.

ARLEQUIN.

A part, Un rival? *Haut.* On ſe trompe.

COLOMBINE.

Oh, c'eſt la vérité.

ARLEQUIN *tremblant.*

Et ce rival eſt-il bien redoutable?

COLOMBINE.

C'eſt le plus obſtiné frappeur....

ARLEQUIN.

Que deviendrai-je, miſérable?

COLOMBINE.

Quoi, vous tremblez? Eſt-ce de peur?

ARLEQUIN.

Non, c'eſt qu'il fait un froid de diable.

Et qu'il m'a pris une vapeur.

COLOMBINE.

L'interêt que je prens à ce qui vous regarde,
Me fait ici vous informer
De ce qu'un inconnu hazarde,
Pour peu qu'il aime & qu'il ſe faſſe aimer.
Penſez-y bien.

ARLEQUIN *à part.*

J'y prendrai garde.
Il n'eſt pas queſtion de ſe faire aſſommer.
Haut. Je ne ſuis point un homme à ſouffrir la nazarde,
Et de mon naturel je crains peu les rivaux ;
Mais je hais beaucoup le partage.

COLOMBINE.

Ces ſentimens ſont dignes d'un héros.

ARLEQUIN.

Lucrece me trahit, je quitte une volage.

COLOMBINE.

A part. Le poltron ! *haut*, non Lucrece eſt ſage,
Et n'aime que vous ſeul.

ARLEQUIN.

Elle plaît aux brutaux,
Il ne m'en faut pas davantage.

COLOMBINE.

Quoi, vous la quittez donc ?

ARLEQUIN.

Je n'y veux plus ſonger.

COLOMBINE.

Si je pouvois vous en dédommager?
Mais ce ſeroit pour vous une foible victoire.
Je n'oſerois aſpirer à la gloire
De m'acquerir un cœur qu'elle ſçut engager.

ARLEQUIN.

Vous le pouvez de reſte, & vous devez le croire;
Mais j'aurois tout au moins mille rivaux.

COLOMBINE.

Aucun.

ARLEQUIN.

La choſe eſt-elle bien poſſible?
Vous n'avez point d'amans?

COLOMBINE.

Pas un.

ARLEQUIN.

Quoi, vous n'avez jamais été ſenſible?

COLOMBINE.

Jamais.

ARLEQUIN.

Avec cet air, le fait eſt peu commun.
Vous êtes donc incombuſtible?

COLOMBINE.

De plus, je n'ai jamais ſouffert un importun.

ARLEQUIN.

Tant mieux.

COLOMBINE.

Mais je crains que Lucrece
Ne vous ramene à ſes attraits.
Elle a tant d'eſprit, de fineſſe.

ARLEQUIN.

Pas tant que vous à beaucoup près.

COLOMBINE.

Ce qui raſſure ma tendreſſe,
C'eſt que j'ai beaucoup de ſes traits
Et notre taille eſt de la méme eſpece.

ARLEQUIN.

Vous vous moquez : vous valez cent fois mieux.
Elle a la taille bien moins fine ;
Et par l'éclat dont me charment vos yeux,
Vous l'emportez encore par la mine.

COLOMBINE.

A part, Le chien !

ARLEQUIN.

Que dites-vous ?

COLOMBINE.

Rien, ce n'eſt qu'un ſoupir.
Vous la quitterez donc ?

ARLEQUIN.

Et ſans beaucoup de peine
Vous allez être ſouveraine
D'un cœur dont votre amour la force à déguerpir.

SCENE III.

LEANDRE, COLOMBINE. ARLEQUIN.

LEANDRE.

AVec qui parlois-tu ?

ARLEQUIN.

Chût, c'eſt une inconnuë
A qui j'ai donné dans la vûe
Et que je mets à compoſition.

LEANDRE.

L'animal !

ARLEQUIN.

Je vous dis que d'une ame ingenuë
Elle m'a fait ſa déclaration.

LEANDRE.

Et Lucrece?

ARLEQUIN.

Bon, bon, il ne s'agit plus d'elle.
J'aime à courir de belle en belle.
Celle-ci vaut bien mieux. Voyez.

LEANDRE.

Sçais-tu pour qui tu deviens infidele ?
On ſe moque de toi.

ARLEQUIN.

Comment donc vous croyez.....

COLOMBINE *ôte son masque.*

Monsieur, depuis long-temps je suis en sentinelle,
Pour vous apprendre une triste nouvelle,
Vous allez voir des yeux dans les larmes noyés.

ARLEQUIN.

Je suis mort!

LEANDRE.

Qu'est-ce donc?

COLOMBINE.

L'aimable Léonore,
Est dans l'état le plus affreux.
On doit la marier ce soir.

LEANDRE.

Ah malheureux!

COLOMBINE.

Dans ce cruel revers, c'est vous seul qu'elle implore.
Daignez la consoler.

LEANDRE.

Où pourrai-je la voir?

COLOMBINE.

Je vais vous l'amener. (*Elle sort.*)

LEANDRE.

Je suis au desespoir.

ARLEQUIN.

Moi, je suis la plus sotte bête.....

LEANDRE.

LEANDRE.

On doit la marier ce soir !

ARLEQUIN.

Je viens de faire une belle conquête !

LEANDRE.

Je suis tout prêt à l'enlever.
Mais voudra-t'elle s'y résoudre ?

ARLEQUIN.

De dépit & de honte, il en faudra crever.

LEANDRE.

O coup terrible !

ARLEQUIN.

O coup de foudre !

LEANDRE.

Eh, tai-toi donc.

ARLEQUIN.

Chacun pense pour soi.
Je pers ainsi que vous une beauté cherie.

LEANDRE.

Coquin, tu lui manquois de foi.

ARLEQUIN.

Non, l'infidélité n'agissoit point en moi ;
Et c'étoit la poltronerie.

LEANDRE.

Charmante Léonore, est-ce vous que je voi ?

SCENE IV.

ISABELLE, LEANDRE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ISABELLE.

DOm Pedre, c'en eſt fait, vous n'avez plus d'amante.

LEANDRE.

Par quel ſort !

ISABELLE.

J'ai voulu vous parler en ce lieu,
Pour vous jurer une amitié conſtante,
Et pour vous dire un éternel adieu.

LEANDRE.

Je vais donc expirer, ma chere Léonore.
A ce deſſein rien ne peut m'arracher.
Peut-on vous perdre & vivre encore ?
Non, l'amour n'aura point à me le repocher.
L'arbitre de ma deſtinée
Paſſeroit au pouvoir d'un rival odieux ?
Ah! ſi ce jour fatal luit à ſon Himenée,
Pour jamais il ferme mes yeux.
J'ai votre foi, c'eſt me l'avoir donnée
Que de s'être renduë à mes ſoins empreſſés.
Oui, c'en eſt fait, on n'éteint point, Madame,

Des feux que vous applaudiſſez?
Si mes ſoupirs ne ſont recompenſés,
Au plus cruel recours vous réduirez mon ame.

ISABELLE.

Puis-je flatter vos vœux de quelque eſpoir?

LEANDRE.

Vous le pouvez, mais daignez le vouloir.
En ces extrémités un parti ſeul nous reſte.

ISABELLE.

Ne devez-vous pas entrevoir
Que la ſuite en ſeroit funeſte?
Puis-je me dérober aux yeux de mes parens?
Car enfin, vous m'allez propoſer de vous ſuivre,
Et pour vaincre la crainte où ce projet me livre,
Vous prendrez & l'Himen & le Ciel pour garans
D'une flame conſtante & pure.
Je ſçais par quels moyens vous prétendez agir:
De votre probité mon cœur même m'aſſure;
Mais c'eſt pour vous que j'aurois à rougir.
Cette reflexion m'allarme & m'épouvante
Et lorſqu'à votre amour je me ſacrifirois;
C'eſt l'époux que je chargerois
De la démarche de l'amante.

LEANDRE.

Ce ſcrupule peut-il vous frapper un moment ?
Voyez en toute l'injuſtice.
L'époux ne doit-il pas chérir un ſacrifice,
Qui peut ſeul lui prouver qu'il eſt heureux amant ?

ARLEQUIN.

J'ai la même délicateſſe.

ISABELLE.

Dom Pedre, je ne puis.

ARLEQUIN.

M'amour.

COLOMBINE.

Veux-tu finir ?

SCENE V.

ISABELLE, LEANDRE, DAMON, COLOMBINE, ARLEQUIN.

DAMON.

MOn cher ami, prends part à ma vive allegreſſe.
Ma fortune eſt changée, & je viens d'obtenir
En ce moment la main de ma maîtreſſe :
A mon deſtin on va l'unir.

ISABELLE.

Oh Ciel, quel embarras!

COLOMBINE.

Cachez votre surprise;

LEANDRE.

Je suis charmé de ton bonheur.

DAMON.

Je te le dois.

LEANDRE.

A moi ?

DAMON.

Mon ame étoit épriſe
De l'objet dont l'Himen te rendoit poſſeſſeur;
Mais un autre a charmé ton cœur:
Vois à quel point le ſort me favoriſe.

LEANDRE.

Paix donc, ne parle pas ſi haut.

DAMON.

Quoi ?

LEANDRE.

Cette Dame eſt mon épouſe.

DAMON.

Pardon, mais j'étois en défaut.

LEANDRE.

Le mot d'Himen allarme une oreille jalouſe;

ISABELLE.

Il me regarde.

DAMON.

Elle eſt faite à ravir,

Et je crois voir mon aimable Iſabelle.

ARLEQUIN.

J'aperçois votre pere.

LEANDRE.

Ah daigne me ſervir!

ISABELLE *apperçoit Mr. Oronte.*

Situation trop cruelle!

Encor Mr. Oronte.

LEANDRE.

Eh vîte, cher Damon,

Donne à Madame azile en ta maiſon,

Et que ta ſœur lui faſſe compagnie.

Je ne ſuis qu'un moment.

ISABELLE.

Chez Monſieur! & pourquoi?

DAMON.

Madame, je vous en ſupplie,

C'eſt un de mes amis, fiez-vous à ſa foi,

Il me ſurvient une affaire importante.

L'homme que vous voyez....

ISABELLE.

Je ſuis trop complaiſante!

COLOMBINE.

Quoi, vous allez chez lui?

ISABELLE.

Tais-toi.

C'eſt le plus sûr moyen de retourner chez moi.

Oh, Ciel! où m'engageoit une ardeur indiscrete! *Elle sort.*

LEANDRE *à Damon,*

Ne lui dis pas mon nom.

DAMON.

Comment?

LEANDRE.

Je suis Dom Pedre.

DAMON.

Bon, que rien ne t'inquiete.

COLOMBINE *à Arlequin qui la suit.*

Retire-toi, perfide amant.

ARLEQUIN.

Je te suivrai par-tout, oh divine Soubrette?

SCENE VII.

Mr. ORONTE, LEANDRE.

Mr. ORONTE.

UN Pere vous devroit méconnoître aujourd'hui,
Mais ce seroit trop loin étendre sa vengeance,
Et pour vous rapprocher de lui
Sa bonté veut bien rompre un lien qui l'offense.

LEANDRE.

Mon Pere, à vos genoux vous me voyez tomber.

Regardez-y d'un œil ſenſible
Un fils tout prêt de ſuccomber
A la douleur de vous voir inflexible.
Au pouvoir paternel, j'ai pû me dérober
Et c'eſt un crime irrémiſſible;
Mais en le commettant ai-je crû vous braver?
Tirannisé par un pouvoir ſuprême,
Je n'étois plus à vous ceſſant d'être à moi-même,
Et d'un charme flatteur rien n'a pû me ſauver.
Mes remords dans ce cœur vous vangent.
Je n'en puis ſupporter le fardeau rigoureux,
Et ſi vos bontés ne vous rangent
Du parti de mes tendres feux,
Votre fils des humains eſt le plus malheureux.
Qu'en ma faveur quelque pitié vous touche.
Raſſurez deux époux aux pleurs abandonnés.
Faites d'un mot de votre bouche,
Le bonheur de ces jours que vous m'avez donnés.

Mr. ORONTE.

Ton repentir mêlé d'audace
Ne touche point le cœur de ton pere offenſé.
Il faut pour obtenir ta grace
Le délivrer du trait don ta main l'a bleſſé.

LEANDRE.

De terreur ce diſcours me glace.
Comment me dégager d'un lien éternel?

Comment

Comment d'un ſerment ſolemnel,
Rompre la reſpectable chaîne ?

Mr. ORONTE.

Et pourquoi meriter ma haine,
En te liant par d'indiſcrets ſermens ?

LEANDRE.

Ah ! mon excuſe ſeroit prête,
Dans ces infortunés momens,
Si vous voyez quelle eſt cette conquête.
Ce ne ſont point de ces faux agrémens,
Que la coqueterie aprête.
Les graces dans ſon ſein reſpirent la vertu,
Et ſi leurs douceurs vous attirent;
L'amour par le reſpect auſſi-tôt combattu,
N'oſe exprimer ce qu'elles vous inſpirent.

Mr. ORONTE.

Que ne me la demandois-tu ?
Je n'aurois point pour toi recherché cette fille
Sur qui tombe aujourd'hui ton refus offenſant.

LEANDRE.

J'avois à redouter un rival tout-puiſſant
Qui l'obtenoit de ſa famille,
Et ne pouvois en ce danger preſſant
Avoir le tems de vous inſtruire.
A peine ai-je trouvé celui de la reduire
Au point de couronner mes feux.
Je ne vous dirai rien du rang de ſes ayeux,
Mais votre ſang au ſien peut s'allier ſans honte;

Et je n'aurois ſur elle oſé lever les yeux
Si je n'avois été le fils d'Oronte.

Mr. ORONTE.

Il eſt vrai que mon nom ne peut faire qu'honneur.

LEANDRE.

Hélas ! j'étois bien éloigné de croire,
Le jour que ſon aveu paya ma tendre ardeur,
Et que ſa main combla mes deſirs & ma gloire,
Que cet Himen dût faire ſon malheur !
A nos ſouhaits tout paroiſſoit propice.
Son Pere après avoir quelque tems murmuré
Reconnoiſſoit ſon injuſtice :
Notre amour innocent ſe croyoit raſſuré.
Elle me diſoit, cher Leandre,
Allons voir votre Pere, il faut ſans plus attendre
Lui conſacrer nos plus beaux jours,
Et des ſiens par nos ſoins éterniſer le cours.
Mais non, pour le trouver plus ſenſible & plus tendre,
Attendons pour mieux le ſurprendre,
Que l'Himen lui préſente un fruit de nos amours.

Mr. ORONTE.

Ma chere fille ! en vain je voudrois m'en défendre,
On n'a rien à répondre à de pareils diſcours.

Tien, voilà ma maiſon, je t'en laiſſe le maître ;
Offre un azile à ta chere motié.
Ton Pere impatient brûle de la connoître.
Pour elle dans mon cœur ton recit a fait naître
L'amour, l'eſtime & la pitié.

LEANDRE *lui baiſant la main.*

Mon Pere !

Mr. ORONTE.

Je te rends toute mon amitié.
Cours vîte me chercher cette épouſe charmante.

LEANDRE.

Que ce retour me conſole & m'enchante !
Quoi ! nous pourrons tous deux à vos genoux. . . .

Mr. ORONTE.

Oui, ſatisfais mon ame impatiente :
Avance des momens ſi doux.

LEANDRE.

Vous ne languirez pas dans une longue attente.
Dans un quart d'heure elle ſera chez vous.

Mr. ORONTE.

Elle eſt ici ?

LEANDRE.

Sans doute.

Mr. ORONTE.

Et ſon nom.

LEANDRE.

Leonore.

Mr. ORONTE.

Dis-lui qu'elle ſera l'objet de tous mes ſoins.

LEANDRE.

Je rougis des bontés dont un pere m'honore.

Mr. ORONTE.

Depêche-toi.

LEANDRE *avec tranſport.*

Je vous l'amene au moins.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

Mr. ORONTE *ſeul.*

VA, mon fils, on a beau s'armer d'un front ſevere :
Le ſang eſt toûjours le plus fort ;
Et jamais un cher fils n'a tort
Quand il gémit devant ſon pere.

SCENE IX.

Le Théatre repreſente la maiſon de Damon.

DAMON, ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

DAMON.

J'Ai le malheur de vous être ſuſpect ;
Je le connois, Madame, à ce profond ſilence.
Mais je puis jurer qu'il offence
Ma foi, mon zele & mon reſpect.
On m'a dit que ma ſœur faiſoit quelques emplettes.
Dans ſon appartement, daignez vous repoſer.
Libre, ou plûtôt la maîtreſſe où vous êtes
De tout chez moi vous pouvez diſpoſer.

Elles entrent dans un Cabinet en faiſant des reverences.

ARLEQUIN.

Je crois, Monſieur, que dans ces entrefaites,
Une collation pourroit les amuſer.

DAMON.

Je vais la commander à quelque domeſtique.

ARLEQUIN.

Ce que j'en dis ne me regarde pas.

DAMON.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Vous ſçavez qu'il faut en pareil cas ;
Montrer que du grand monde on connoît la pratique.

DAMON.

Oui, oui, fermons cette porte avec ſoin.
Je répons du dépôt qu'un ami me confie. *
Cette commune gallerie
Pourroit nous amener quelqu'indiſcret témoin.

ISABELLE *ſur la porte du Cabinet.*

Colombine, quel coup ! je n'ai plus de reſſource,
Dom Pedre me retrouvera.

COLOMBINE.

Oh ! par ma foi, de notre courſe
Ce cabinet eſt le *non plus ultra*.

Elles entrent avec Arlequin.

SCENE X.

LEANDRE, DAMON.

LEANDRE.

PArdon : mon amitié ſans doute t'importune.
Mon cher Damon, j'agis en indiſcret ;
Mais compte que c'eſt à regret.

* *Il ferme la porte de communication.*

DAMON.

Ah ! c'eſt à toi que je dois ma fortune.
Que ne puis-je. . . .

LEANDRE.

A la fin mon pere s'eſt rendu.
Il approuve mon mariage
Je vais lui preſenter ſa bru :
Que mon bonheur eſt grand !

DAMON.

Ton ami le partage.

LEANDRE.

Où ſont ces Dames ?

DAMON.

Là-dedans.

SCENE XI.

LEANDRE, DAMON, LELIO *ſans voir Leandre.*

LELIO.

MAis en vérité je t'admire :
Comment tu crains mille accidens !
Et tu perds ainſi les inſtans
Loin de l'objet pour qui ton cœur ſoupire !
Ah ſerviteur.

LEANDRE.

Je me retire.
Ce ſeroit trop d'avoir deux confidens.

(*Il ſort.*)

LELIO.

Chez votre ſœur ? qu'y va-t'il faire ?

DAMON.

Elle eſt en ville, appaiſe ce tranſport.
Va, ne crains rien, & deſormais le ſort
A nos deſirs ne ſera plus contraire.
Le pere & le fils ſont d'accord.
Son Epouſe eſt ici ; je viens à l'inſtant même
De l'y mener.

LELIO.

Par quel évenement ?

DAMON.

Pour appuyer un certain ſtratagême.
Rien ne met plus d'obſtacle à notre arrangement.
Chacun de nous épouſe ce qu'il aime :
Leandre de ſon pere a le conſentement.

LELIO.

S'il eſt ainſi, je n'ai donc plus de crainte.
Je t'avoûrai que pour tes feux,
J'en reſſentois ſenſiblement l'atteinte.
J'appréhendois toûjours quelque retour fâcheux ;
Mais puiſqu'Oronte approuve l'Himenée,

Je brave desormais les revers du destin.
A l'espoir le plus doux mon ame abandonnée
Compte sur un bonheur certain.

SCENE XII.

LEANDRE, LELIO, DAMON.

LEANDRE *à Damon.*

JE viens te demander une seconde grace.
A tous deux.
Laissez pour un moment le champ libre à nos pas.
Elle n'ose sortir, votre aspect l'embarrasse.

DAMON.

Qu'a-t'elle à craindre ?

LEANDRE.

Eh ! ne voyez-vous pas,
Qu'à de folles terreurs son ame s'abandonne ?
Pour la déterminer j'ai fait de vains efforts :
Vous sçavez ce que c'est qu'une jeune personne,
Que l'amour aveugloit & qui cede aux remords.

LELIO.

Mais votre pere approuve l'Himenée.

LEANDRE.

Eh vraiment oui.

LELIO.

Que lui faut-il de plus ?

LEANDRE.

Quand une femme eſt obſtinée,
Tous les raiſonnemens deviennent ſuperflus.

DAMON.

Elle eſt maſquée encor ?

LEANDRE.

Soit pudeur, ſoit caprice,
Avant qu'elle paroiſſe il faut que notre himen,
Par l'aveu de mon pere en public s'accompliſſe.

LELIO.

Ne pouſſons pas plus loin cet examen.
Qu'au plûtôt votre pere approuve l'alliance.
Nous, pour la contenter, ſortons en diligence.

LEANDRE *A Lelio & à Damon.*

Pardon. *A part.* Tout va répondre à nos ſouhaits,
Lelio la gênoit, nous en voilà défaits. (*Il entre.*)

DAMON.

Plus en ſecret je m'interroge,
Plus je vois que la Dame eſt d'un ſang élevé.
Ses craintes....

LELIO.

Que l'Himen ſoit bien-tôt achevé,

Fut-elle la fille du Doge. (*Ils sortent.*)

DAMON.

Paſſons dans cet appartement.

SCENE XIII.

ISABELLE, LEANDRE, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LEANDRE.

OUi, votre crainte avoit un juſte fondement.
Avec raiſon votre ame étoit émûe
De la fatalité de cet événement.
Sans doute Lelio vous auroit reconnuë.
Il n'eſt point de déguiſement,
Qui d'un amant puiſſe tromper la vûe;
Mais nous pouvons braver les efforts d'un jaloux.
Et toute crainte eſt terminée.
Suivez l'amant, ſuivez plûtôt l'époux
Dont vous allez régler la deſtinée.
Mon pere nous attend; je vous ai déja dit,
Qu'il nous croyoit unis d'une chaîne éternelle,
Et ſi votre famille à nos vœux eſt rebelle,
Comptez ſur ſon pouvoir, comptez ſur ſon crédit.

ISABELLE.

Je veux m'assurer par moi-même,
Des sentimens d'un pere à ce point généreux,
Non, que je veuille accuser ce que j'aime,
De me tromper par un détour honteux;
Mais avec mon amant je ne dois point paroître
Aux yeux de son pere en ce jour.
Qu'il ne m'ait assuré qu'il couronne un amour
Que mes parens traverseront peut-être.
Si je perds leur estime, il est juste qu'au moins,
Je m'assure la vôtre en ménageant la sienne.
Aprouvez de si justes soins,
Si vous voulez vous conserver la mienne.

LEANDRE.

Soyez sûre, charmant objet,
Qu'il va vous recevoir transporté d'allegresse.

ISABELLE.

Laissez-moi donc poursuivre mon projet.
Aprouvez ma délicatesse.
Et pour quelques instans ne suivez point mes pas.

LEANDRE.

Quoi, je pourrois.....

ISABELLE.

Point de replique.

LEANDRE.

Risquer de perdre tant d'appas ?

ISABELLE.

Ordonnez à ce domeſtique,
Qu'il me conduiſe, & vous, empêchez de ſortir
Ces cavaliers qui pourroient bien me ſuivre.

LEANDRE.

Eh ſçait-il la maiſon!

ARLEQUIN.

Tantôt quand j'étois yvre ....
Oui, oui, je la connois.

ISABELLE.

Tu viendras l'avertir
Du ſuccès de notre viſite.

LEANDRE.

Vous ordonnez que je vous quitte!

ISABELLE *à part.*

Cher Dom Pedre, c'eſt pour jamais.
(*Haut.*) Obéiſſez, votre refus m'irrite.

LEANDRE *à Arlequin.*

Comment peux-tu ſçavoir ....

ARLEQUIN.

Bon, c'eſt un grand palais;
Tout vis-à-vis cet autre dans la place,
Votre pere me l'a fait voir.
Ce n'eſt pas loin d'ici.

LEANDRE.

Je crains quelque diſgrace.

ISABELLE.

Si vous m'avez dit vrai, tout flatte votre eſpoir.

Allez (*à Arlequin*) & toi, mon cher, va là-bas nous attendre.

Leandre entre où ſont Lelio & Damon, Arlequin ſort.

SCENE XIV.

ISABELLE, COLOMBINE,

ISABELLE.

NOus te ſuivons. Ah je reſpire enfin,
Et j'ai ſçu tous trois les ſurprendre!

COLOMBINE.

Comment? quel eſt votre deſſein?

ISABELLE.

Chez ma mere, je vais me rendre.
Qu'avois-je fait? Helas! où m'expoſoit
Cette démarche illegitime?
De quel front l'on me propoſoit
De devenir la coupable victime
Du fol amour qui m'abuſoit?
Même de mon amant, j'avois perdu l'eſtime.
Ah! ſans avoir commis le crime,

J'en éprouve tous les remords.

COLOMBINE.

Mais Dom Pedre s'attend....

ISABELLE.

J'ai flatté ſa manie
Pour me ſouſtraire à ſes efforts.
Rendons tout ſon éclat à ma gloire ternie.
Suis-moi.

COLOMBINE.

Mais ſon valet doit nous accompagner.

ISABELLE.

Par quelque ſtratagême, il faudra l'éloigner

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

Le Théatre repreſente la ruë.

Me. ARGANTE, LELIO.

Me. ARGANTE.

AH mon fils ! tu me vois dans une peine affreuſe.

LELIO.

Qui peut vous la cauſer, Madame ? Quel malheur....

Me. ARGANTE.

Helas ! c'eſt ta perfide ſœur,
Elle a pris le parti d'une fuite honteuſe,
Qui nous couvre de deshonneur.

LELIO.

Qu'entens-je ? Et quelle preuve....

Me. ARGANTE.

Elle n'eſt point douteuſe.
Tantôt les gens de la maiſon
L'ont vû ſortir, & déguiſée
Avec un inconnu.

LELIO.

Ciel, quelle trahiſon !

Me. ARGANTE.

A quel affront ſuis-je expoſée ?
Tu vois que ce malheur n'eſt que trop aſſuré.
A lui donner Damon, je me ſuis obſtinée.
Elle aime ailleurs, ſon cœur a murmuré,
Et Colombine à fuir l'aura déterminée.

LELIO.

Pourrai-je aſſez punir un affront ſi cruel ?

Me. ARGANTE.

Il nous porte le coup mortel.

LELIO.

Je vengerai l'honneur qu'il bleſſe.

SCENE II.

SCENE II.

Me. ARGANTE, Mr. ORONTE, LELIO.

Mr. ORONTE.

LEandre ne vient point : qui peut donc l'arrêter,
Lorſque tout flatte ſa tendreſſe ?
Mais que vois-je ? quelle triſteſſe,
Madame Argante ?

Me. ARGANTE.

Helas ! j'ai lieu de m'attriſter.
Ma fille a deſerté la maiſon paternelle
Pour ſuivre un inconnu.

Mr. ORONTE.

Quoi, ne raillez-vous pas ?
Comment votre fille Iſabelle ?

Me. ARGANTE.

Eh qui donc ?

Mr. ORONTE.

Vous voilà dans un grand embarras.

Me. ARGANTE.

Aidez-moi, je vous prie, à courir après elle.
Que de tous les côtés on vole ſur ſes pas.

Mr. ORONTE.

Je ſuis tout à votre ſervice

Me. ARGANTE.

De mon côté, je vais avertir la Juſtice.
Oh le beau champ pour les maudits railleurs !
La honte ajoute à mon ſuplice.

Mr. ORONTE *à part.*

Leandre a fort bien fait de ſe pourvoir ailleurs.
Je vais prendre ici près quelques gens à ma ſuite ;
Et la chercher par tout. (*Il ſort*)

Me. ARGANTE.

Quoi, tu rêves, mon fils ?
Va, ne perds point de tems, interromps cette fuite.
Et previens, ſi tu peux, des malheurs infinis.
(*elle ſort.*)

LELIO *ſeul.*

Ah juſte Ciel, ma ſœur eſt diſparuë !
Que va penſer Damon ! que devient mon amour !

SCENE III.

LELIO, DAMON.

DAMON.

On, ma foy, je te fais un reproche à mon tour.

A peine tu ſortois, ma ſœur eſt revenuë.
Je viens de l'informer de nos engagemens.
Son cœur en eſt rempli d'une joye exceſſive.
Juge, dans ces heureux momens,
De combien de plaiſirs ton abſence la prive.

LELIO.

Que dire ?

DAMON.

Cher beau-frere, il m'eſt, je crois, permis
De te donner ce nom, & tu peux me le rendre.

LELIO.

Je vous le rends auſſi.

DAMON.

Va, je me ſuis promis
De tenir à ta ſœur un langage ſi tendre ;
De la preſſer par des vœux ſi ſoumis,
Qu'elle ne puiſſe s'en défendre.

LELIO.

Ce ſera fort bien fait.

DAMON.

Mais qu'as-tu donc ?

LELIO.

Moi, rien.

DAMON.

Quelle froideur ?

LELIO.

Cachons lui ſa diſgrace.

DAMON.

Ne puis-je avec ta sœur avoir un entretien ?

LELIO.

Je ne crois pas, certain soin l'embarrasse.

DAMON.

Que me dis-tu ?

LELIO.

Non, tu ne peux la voir.

DAMON.

Avec raison un tel discours m'étonne.
Quelle affaire importante....

LELIO.

Elle ne voit personne.

DAMON.

Me cacher un objet que j'épouse ce soir ?

LELIO *à part.*

Oui, oui.

DAMON.

Quel est donc ce mystere ?
Je brûle de le pénétrer.
Courons....

LELIO *l'arrêtant & affectant de rire.*

Non pas, s'il vous plaît, mon beau-frere.

DAMON.

Eh quoi ? vous m'empechez d'entrer ?

LELIO *du même ton.*

Bien plus, je ferme à clef la porte.
Tâchez de modérer un peu

La vive ardeur qui vous transporte. (*il sort.*)

DAMON *seul.*

Mais tout ceci passe le jeu.
Quelque nouveau malheur menace ma tendresse.
A-t'il changé de sentiment ?
Ou ce refus vient-il de ma maîtresse ?
Je ne sçais qu'augurer de cet évenement.
Mais j'ai de sûrs moyens dès ce même moment
D'être éclairci d'un doute qui me blesse.
(*Il sort*)

SCENE IV.

ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE vous l'avois bien dit, nous n'avions que deux pas,
Mais vous avez voulu sans doute,
Pour prendre l'air, allonger votre route.

ISABELLE.

Quoi, d'aujourd'hui nous ne le perdrons pas ?

ARLEQUIN.

Si j'avois sçu promener tant d'appas,

Je leur aurois offert une Gondole ;
Mais voici la maiſon du beau-pere futur,
Vous y pouvez entrer ſur ma parole.

ISABELLE.

Va-t'en nous annoncer.

ARLEQUIN.

Mes Dames, je ſuis ſûr,
Que la cérémonie eſt hors d'œuvre.

ISABELLE.

Il importe.
La bien-ſéance, à ſon égard,
Veut que j'en uſe de la ſorte.

ARLEQUIN.

Cette raiſon me paroît forte.
Je vais avertir le vieillard. (*Il ſort*)

COLOMBINE.

La maiſon de Dom Pedre eſt ſi près de la vôtre?

ISABELLE.

Sans perdre un ſeul inſtant, retournons dans la nôtre. (*Elles ſe démaſquent*)

SCENE V.

Mr. ORONTE, *ſa ſuite*, ISABELLE, COLOMBINE.

Mr. ORONTE *à ſon laquais.*

QUe Leandre chez moi ſoit le maître abſolu.
Tu lui diras qu'une affaire preſſée.....
Quoi, Madame ; c'eſt vous ? quelle eſt votre penſée ?
Quitter votre maiſon & d'un front reſolu
Commettre une action dont la pudeur bleſſée..,

ISABELLE.

Que dites-vous, Monſieur ?

Mr. ORONTE.

Il faut ſans plus tarder
Reparer un pareil dommage :
La choſe encor peut ſe raccomoder.

ISABELLE.

Cet injuſte ſoupçon m'outrage.

Mr. ORONTE.

Voici votre mere à propos.

SCENE VI.

Me. ARGANTE, Mr. ORONTE, ISABELLE, COLOMBINE.

Me. ARGANTE.

DAns mon funeſte état, où trouver du repos?

Mr. ORONTE.

Raſsûrez-vous, je vous rends votre fille.

Me. ARGANTE.

Ah ſcélerate!

Mr. ORONTE.

Paix, tout doux.
Modérez ce bouillant courroux.
C'eſt dans l'occaſion que la prudence brille.
Vous pourrez la gronder chez vous;
C'eſt une affaire de famille.

SCENE VII.

Mr. ORONTE, Me. ARGANTE, ISABELLE, COLOMBINE. ARLEQUIN.

ARLEQUIN *à Mr. Oronte.*

Ah, Monſieur! vous voilà; je vous cherchois en vain,

Pour

Pour vous dire....

Mr. ORONTE.

Tai-toi.

ARLEQUIN.

Ces Dames....

Mr. ORONTE.

à Me. Argante. Paix, te dis-je.
Chez vous conduiſez-la ſoudain.

ARLEQUIN.

Comment, quel eſt donc ce vertige?

Me. ARGANTE.

Pour prévenir de pareils accidens
Je vais la marier.

ISABELLE *à part.*

à Me. Argante. Malheureuſe Iſabelle!
Pouvez-vous à ce point me croire criminelle?

Me. ARGANTE.

Non, non: des ſoupçons imprudens
Attaquent votre renommée.
Suivez-moi, s'il vous plaît; mais la porte eſt fermée.
J'ai le paſſe-partout.

ARLEQUIN.

Que veut dire ceci?

Me. ARGANTE *à Iſabelle & Colombine.*

Entrez, entrez.

COLOMBINE.

Rendez plus de justice.....

Me. ARGANTE.

Oui, oui, Mademoiselle, on vous la rend aussi;
Vous allez recevoir le prix de cet office.

Isabelle & Colombine entrent.

Nous connoissons les ruses des amours.
La porte du jardin à leur étourderie
Pourroit être d'un grand secours;
Et je vais la fermer : tenez-lui compagnie.

Elle sort.

Mr. ORONTE *à Arlequin.*

Fort bien. Dis à mon fils, s'il vient à la maison,
Que je m'y rends à l'instant même.

Il sort.

ARLEQUIN *seul.*

O deloyale trahison!
Digne d'un châtiment extrême!
On m'enleve Lucrece, on la cache à mes yeux!

SCENE VIII.

LEANDRE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

QU'as-tu donc, Arlequin, tu parois furieux?

ARLEQUIN.

Mon infortune eſt ſans égale.
Lucrece eſt enlevée.

LEANDRE *rit.*

Et qui t'a fait ce tour ?

ARLEQUIN.

C'eſt Monſieur votre pere, & même avec ſcandale.

LEANDRE.

Mon pere ?

ARLEQUIN.

Il eſt trop vrai.

LEANDRE.

Je plains fort ton amour.
Il a donc ſes raiſons.

ARLEQUIN.

Injuſtice fatale !

LEANDRE.

Il faut t'en conſoler. Courons ſans plus tarder
A mon aimable Léonore.

ARLEQUIN.

A propos j'oubliois de vous apprendre encore ;
Que là dedans, on doit vous la garder.

LEANDRE.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Chez Madame Argante elles ſont enfermées ;
Et notre malheur eſt commun.

LEANDRE.

De quelque mauvais vin les épaiſſes fumées
Te font extravaguer.

ARLEQUIN.

Helas ! je ſuis à jeun.
Un pareil coup m'eût fait cuver trente bouteilles.
Oui, votre pere nous trahit.
Il vient de dépoſer nos deux jeunes merveilles
Sous les verroux de ce cachot maudit.

LEANDRE.

O Ciel ! vit-on jamais de trahiſons pareilles !
Quoi ! mon pere me trompe après ce qu'il m'a dit ?

ARLEQUIN.

Bien plus : ils ont formé le deſſein le plus traître.
Madame Argante au même inſtant
Prétend les marier. Elles le ſont peut-être.
Eſt-il rien de plus inſultant ?

LEANDRE.

De mon courroux, je ne ſuis plus le maître.
Madame Argante agit pour Lelio ſon fils :
Voilà leur trame découverte.
Mon pere avoit juré ma perte.
Il eſt d'intelligence avec mes ennemis ;

Et tout ceci se fait pour Isabelle.
On veut m'associer à son destin fatal,
Que je la hais ! son frere est mon rival.

ARLEQUIN.

Et vous deviez épouser cette Belle :
Votre haine est très-naturelle ;
Et c'est un contre-coup du lien conjugal.

LEANDRE.

Que dans cette maison tout ressente ma rage.
Allons en arracher l'objet qu'on m'a ravi,
Et que sur mon rival mon courroux assouvi...

ARLEQUIN.

Oui, ventrebleu, faisons tapage.
Donnez l'exemple & vous serez suivi.
D'aujourd'hui seulement je me sens du courage.
Mais voici votre pere, il a l'air bien joyeux.

SCENE IX.

Mr. ORONTE, LEANDRE, ARLEQUIN.

Mr. ORONTE.

Ah te voilà, mon cher Leandre.
Tu t'es fait bien long-tems attendre.
Où donc est l'objet de tes vœux ?

LEANDRE.

Ah, quelle cruauté! joindre la raillerie ;
Au tour le plus ſanglant que l'on puiſſe jouër!

ARLEQUIN.

Le trait eſt noir, il le faut avoüer.

Mr. ORONTE.

He bien, ta femme?

LEANDRE.

Eh ceſſez, je vous prie.
Après m'avoir trahi, ceſſez de m'inſulter.
Ne pouſſez point à bout dans ce moment funeſte.
Le reſpect qui pour vous me reſte.
Il retient un courroux qui brûle d'éclatter.
Quoi, pour tromper mon eſpérance,
Vous vous ſervez d'un tel détour?
Sous la plus flatteuſe apparence,
Vous attirez chez vous l'objet de mon amour?
Je le confie àqui je dois le jour.
Tout autre n'auroit pû vaincre ma défiance.
Je me flatte que dans vos bras,
Une tendre épouſe eſt reçûe,
Et dans le même inſtant ma tendreſſe deçûe
Se voit dérober tant d'appas.
Ah! rendez-moi ma chere Leonore.
Vous riez : c'en eſt trop & je cours la chercher.
Oui, mon amour va l'arracher
Des mains du rival que j'abhorre.

Malgré vous, malgré ſes efforts,
Je vais reprendre un bien que l'amour me réſerve,
Et dans mes aveugles tranſports,
Il n'eſt aucun égard que ma fureur obſerve.
Qu'ils craignent les effets d'un trop juſte courroux.
Si les traitres ne me la rendent,
Que chez eux-mêmes ils s'attendent
A ſe voir percer de mes coups;
Et ſi mon épouſe eſt perduë;
Si, l'on me voit ſans elle revenir,
Votre malheureux fils mourant à votre vûe
Se ſert du ſeul moyen qu'il a de vous punir.
Il ſort.

Mr. ORONTE.

Arlequin, eſt-il fou? dis-moi.

ARLEQUIN.

Paix, paix, bon-homme;
Vous avez fait un vrai tour de fripon
Qui merite qu'on vous aſſomme;
Mais ma juſte fureur va s'en faire raiſon.
Vous venez d'arracher la charmante Lucrece
Aux vœux du fidele Arlequin.
Elle eſt ſans doute en proye à la tendreſſe
De quelque moderne Tarquin;
Mais je cours au plus vîte immoler ce coquin,
A toute ma délicateſſe.

S'il eſt plus fort que moi, ce qui peut arriver ;
C'eſt ſur vous ſeul que tombe ma colere ;
Car grace au Ciel, vous n'êtes point mon pere.
Chez vous, je reviens vous trouver ;
Et ſans m'en faire aucun ſcrupule,
J'y tiens la cuiſine en échec.
J'y mets toute la cave à ſec ;
Et lorſque la maiſon eſt vuide, je la brûle.
Il ſort.

Mr. ORONTE.

Leonore ! Lucrece ! ils ont perdu le ſens,
Mais leur folie eſt furieuſe ;
Et je dois ſans perdre de temps
En prévenir la ſuite dangereuſe. *Il ſort.*

SCENE X.

Le Théatre repreſente la maiſon de Mr. Argante.

ANGELIQUE, DAMON

Qui entrepar la porte de communication.

ANGELIQUE.

SUr quoi fondez-vous vos ſoupçons ?

DAMON.

Sur une apparence assez forte.

ANGELIQUE.

Mais....

DAMON.

Laissez-moi, j'ai de bonnes raisons.

ANGELIQUE.

S'il menaçoit de quelques trahisons
Vous voyez qu'il auroit condamné cette porte
Qui rend l'accès libre dans nos maisons.

DAMON.

Lelio me trahit, vous dis-je.
Il me cache sa sœur sous un prétexte vain.

ANGELIQUE.

Vous vous trompez.

DAMON.

J'en suis certain.

ANGELIQUE.

Quelle est la raison qui l'oblige...

SCENE II.

LEANDRE, DAMON, ANGELIQUE.

LEANDRE.

ILs ont beau se cacher, je chercherai partout,

Répondez-moi, ma chere Leonore !

DAMON.

Eh quoi ! Leandre ici vient nous troubler encore ?

LEANDRE.

Qu'on me garde, morbieu, de me pousser à bout.

DAMON.

Chez Lélio qui vous amene ?

LEANDRE.

Ah vous voilà ! tout m'y conduit,
Le desespoir, l'amour, la haine,
Et sur-tout la vengeance ....

DAMON.

Et qui vous a réduit
A cette extremité soudaine ?

LEANDRE.

Et la mere & le fils viennent de m'enlever
Cette beauté qu'idolâtre mon ame.
Cette beauté qui doit être ma femme
Et qu'au prix de mon sang je veux me conserver.

ANGELIQUE.

Comment ?

LEANDRE.

Madame, il n'est plus tems de feindre.
Notre dispute ce matin
Rouloit sur cet objet que vous aviez à craindre.
Il aime ma maîtresse enfin.

ANGELIQUE.

Votre maîtreſſe! quel langage!
Vous avez une femme.

LEANDRE.

Eh non, je le diſois
Pour éviter un autre mariage.

DAMON.

Qu'entends-je? on nous abuſois?

ANGELIQUE.

Lelio ſeroit-il parjure?

DAMON.

Ah le voici! débrouillons l'avanture.

LEANDRE, LELIO, DAMON, ANGELIQUE.

LELIO.

ON m'a dit que ma ſœur de retour en ces lieux....

LEANDRE.

La fortune à la fin vous préſente à mes yeux.

ANGELIQUE.

Abuſez-vous & la ſœur & le frere?

DAMON.

D'un éclairciſſement je ſerois curieux.

LEANDRE.

Avant tout autre ſoin, terminons notre affaire.

LELIO.

Quelle eſt cette rumeur! que me demandez-vous?

LEANDRE.

Leonore.

DAMON.

Iſabelle.

ANGELIQUE.

Et de plus un époux.

LELIO.

Je puis vous accorder une de ces trois choſes.
Je fais de notre Himen mon bonheur le plus doux.

LEANDRE.

Il faut auſſi remplir les autres clauſes.

LELIO.

Oh pour le coup, vous vous moquez de nous.
Ai-je rien de commun avec ce qui vous touche?

ANGELIQUE *à Léandre.*

Vous vous êtes trompé.

LEANDRE.

Je ſuis ſûr de mon fait.

ANGELIQUE.

Croyez-en l'aveu de ſa bouche:

Puiſqu'il m'épouſe il eſt innocent en effet.

DAMON.

Mais votre ſœur ?

LELIO.

Je vous la donne.

LEANDRE.

A ma juſte colere enfin je m'abandonne.

SCENE XIII.

Mc. ARGANTE, Mr. ORONTE, LEANDRE, LELIO, DAMON, ISABELLE, ANGELIQUE.

LEANDRE.

AH la voici ! je vous revoi :
Tenez-vous bien auprès de moi.
Je ſuis un ſûr obſtacle aux projets qu'ils méditent.

Mr. ORONTE.

Je vous ai dit qu'il étoit fou.

Mc. ARGANTE.

Vraiment,
Cela ſe connoît aiſément.

ISABELLE.

Juſte Ciel ! quels tranſports m'agitent !

LEANDRE *à Lelio.*

He bien, Monſieur ! je ne me trompois pas.

Voilà cette beauté par vos ſoins enlevée ;
Qu'à votre paſſion on avoit reſervée,
Et que j'arrache de vos bras.
Venez, Madame. Allons, ſuivez mes pas.

DAMON.

Quoi ? que dit-il ?

LELIO.

Je n'en ſçais rien encore.

Me. ARGANTE.

Que ſignifie....

Mr. ORONTE.

Il croit dans ſon accès
Avoir trouvé ſa chere Leonore.

ANGELIQUE.

De cet événement quel ſera le ſuccès ?

ISABELLE *à Madame Argante.*

Je l'avoûrai : l'amour de ſa plus forte chaine
Avoit lié mon tendre cœur ;
Mais malgré l'apparence vaine
Nulle démarche oppoſée à l'honneur
N'a dû m'attirer votre haine.

Me. ARGANTE.

Fort bien, & qui donc aujourd'hui
A pris ſur votre cœur un ſi puiſſant empire ?

ISABELLE.

Eſt-il beſoin de vous le dire ?
C'eſt Dom Pedre & jamais je n'aimerai que lui.

DAMON.

O Ciel !

Me. ARGANTE.

Et ce Dom Pedre à ce point redoutable ;
Où ſe cache-t'il donc ?

ISABELLE.

Il eſt devant vos yeux.

Mr. ORONTE.

Ta Leonore incomparable ,
Où la trouver ? dis ?

LEANDRE.

En ces lieux.

Me. ARGANTE *& Mr. Oronte riant.*

Ah , ah.

ANGELIQUE.

Le trait eſt admirable !

LELIO.

Nous avons découvert le point myſtericux.

Me. ARGANTE.

Pourquoi changer de nom ? Ce Dom Pedre eſt Leandre.

Mr. ORONTE.

Ta Leonore avec tous ſes appas
N'eſt autre qu'Iſabelle ?

LEANDRE.

Ah , que viens-je d'entendre ?
Iſabelle !

ISABELLE.

Leandre !

Me. ARGANTE.

Eh oui, vraiment.

ISABELLE.

Hélas

Que ne me diſiez-vous...

LEANDRE.

à Me. Argante. Je ne préſumois pas...;
De vos bontés que mon amour l'obtienne.

LELIO.

Oui, mais Damon....

DAMON.

Epargne-toi ce ſoin.
Je renonce à ta ſœur & te donne la mienne.
De mon arrêt je viens d'être témoin.

Me. ARGANTE. (*Il ſort.*)

Mais quel eſt donc tout ce myſtére ?

ISABELLE.

Nous vous l'expliquerons plus à loiſir, ma mere.

ANGELIQUE.

Ah que mon frere eſt généreux !

Mr. ORONTE.

Ainſi ton mariage étoit pure chimere ?

LEANDRE.

Mille pardons.

Me

Me. ARGANTE.

Soyez heureux,
Allons tout préparer pour ces deux mariages.

SCENE XIV.

Et derniere.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

DOucement, s'il vous plaît, il en faut encor un.
Qu'on prépare nos équipages.

Me. ARGANTE.

Que demande cet importun ?

ISABELLE.

Il vous demande Colombine.

ARLEQUIN *à Leandre.*

Oui, Monsieur, c'eſt ainſi qu'on nomme la coquine.
Lucrece étoit un nom d'emprunt
Dont le fardeau lui paroit incommode,

Me. ARGANTE.

Je la lui donne, allons.

ISABELLE.

Nous marchons ſur vos pas.

ARLEQUIN.

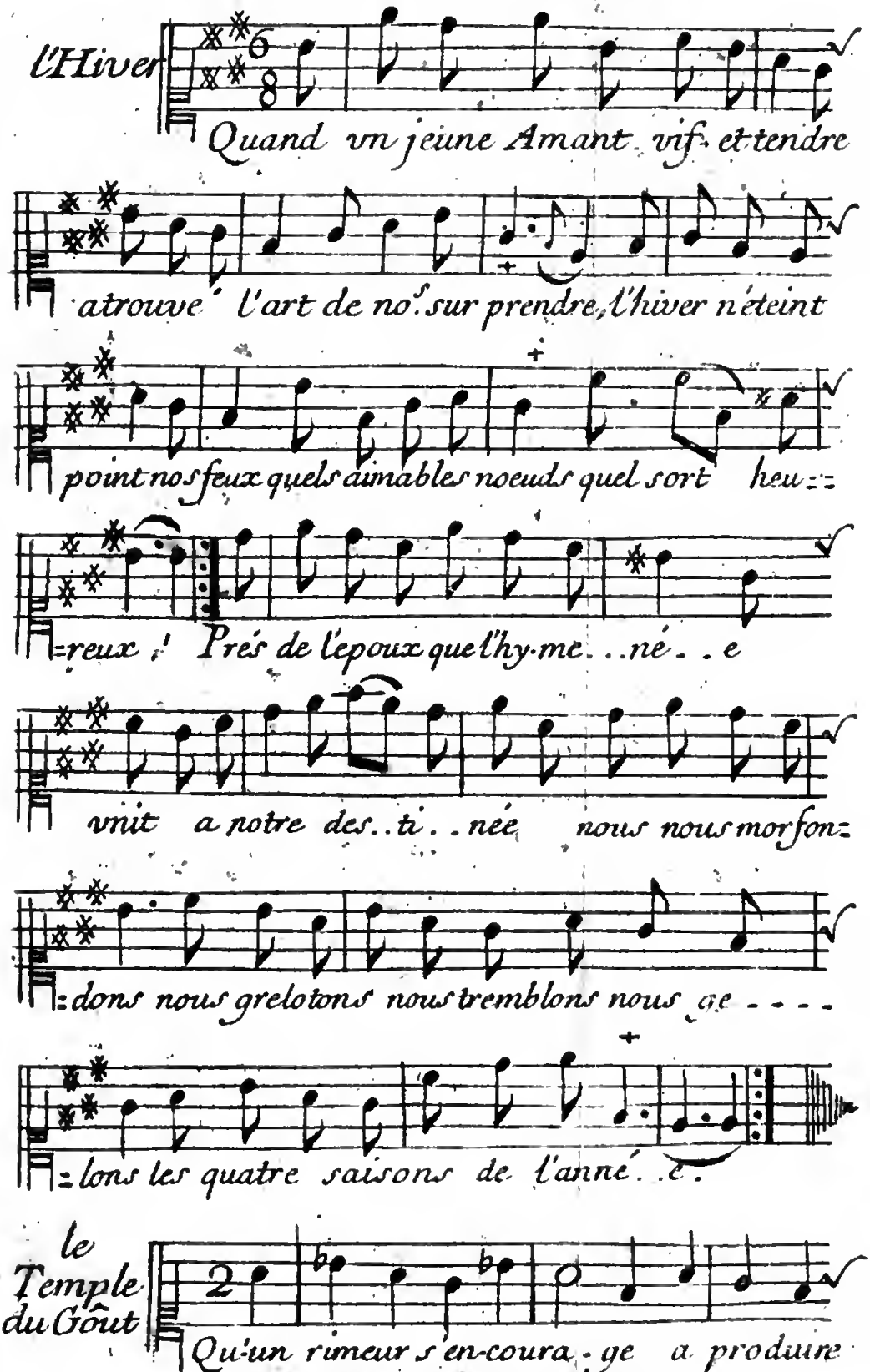
Si tout menteur trouvoit de pareils embarras
La vérité deviendroit à la mode.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux : *La Feinte Inutile*, *Comedie en cinq Actes*, ſuite du nouveau Théatre Italien. A Paris ce 9e. Septembre 1735. DANCHET.

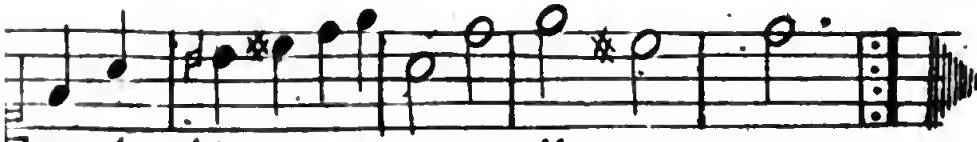
l'Hiver



le Temple du Goût

Vn Ouvrage qui brille dans Paris c'est mon avis.

Mais quand la piece est faite la trouver impar faite la chica-ner en tout voila mon gout.

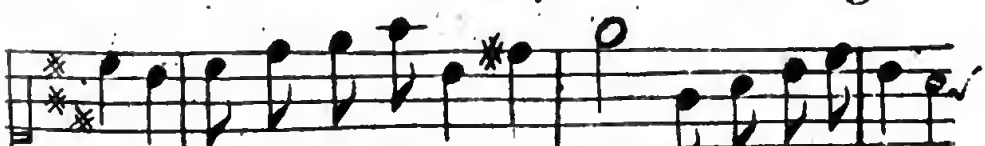


Le Bouquet

Quand les doux présents de flore

Viennent ranimer nos champs le Dieu d'amour fait E-

clo-re ses plaisirs les plus touchan. si l'on entend nos muz



settes raisonner dans ce séjour c'est pour chanter

des fleurettes qui sont l'effet de l'amour.

Fin

Nou. Th. Ital. Tome 2
N.o d'invent. 539